

Carbo 5

Grabuge à l'université

Jean Marc Martel

Les Éditions Jean Marc Martel

Grabuge à l'université

Jean Marc Martel

Roman policier

Les Éditions Jean Marc Martel

Du même auteur :

Série policière CARBO, en 15 volumes

- 1– Les griffes de la drogue© 1993
- 2– La mort imprévue©1993
- 3– Vol de diamants©1993
- 4– Panique sur la Ville de Québec© 2010
- 6– Moins payant que prévu© 2010
- 7– Dans les bras de Dieu© 2010
- 8– Détruire pour construire© 2010
- 9– Transport mortel© 2010
- 10– Au service Dieu© 2010
- 11– Des amis malsains© 2010
- 12– Meurtre en commandite© 2010
- 13– Quand les femmes s'en mêlent© 2010
- 14– Ne jamais désespérer© 2011
- 15– Incendie criminel© 2011

Le Justicier© 1995

L'Inceste... c'est pour la vie© 1996

Élen© 1997

Justice Maudite©2000

Que l'on continue... Julie© 2003

Journalisme d'enquête sur la construction© 2011

Opération Cobra© 2011

Le Québec Noir©2011

Série Érotico-sensuelle :

Myriam© 2011

Marie-Lou© 2011

Mireille© 2011

Katrine© 2011

Je me hais...Je m'aime© 2011

Lina©2011

Tous droits réservés Les Éditions Jean Marc Martel

**Dépot légal : Bibliothèque Nationale du Canada
Bibliothèque Nationale du Québec, BAnQ**

**4 ieme trimestre 2011
ISBN : 978-2-924103-01-2**

Ce roman est publié par les Éditions Jean Marc Martel, sans aucune aide gouvernementale.

**Tous les droits d'auteur sont enregistrés et la propriété exclusive de l'auteur.
Aucune reproduction, de quelque manière que ce soit, partielle ou complète,
est interdite sans l'autorisation de l'auteur.**

jeanmarc-martel@hotmail.com

Partie un

Il est neuf heures trente du matin, en ce vendredi de janvier, lorsque soudain, l'alarme s'allume au grand tableau du département de la Sécurité de l'Université Laval, située à Sainte-Foy en banlieue de Québec. En quelques secondes, le personnel sur place se retrouve sur un pied d'alerte générale. Le système électronique sophistiqué indique un incendie au Pavillon DeKoninck, du même nom que le fondateur de l'Opération Nez Rouge, fort connu à travers le Canada et même hors de nos frontières. Pour certains employés, c'est une première. Ce système n'a pas été déclenché depuis plus d'un an, ce qui explique la surprise totale, sauf pour le capitaine Flamand.

– Qu'est-ce que vous faites là? Vite, les gars, crie instantanément le vieux capitaine, aux trois agents dont les yeux sont fixés sur les lumières rouges. Pendant ce temps, il appuie sur un bouton et tape sur le clavier de l'ordinateur central le seul mot : DeKoninck.

C'est la procédure à suivre pour aviser le personnel des mesures d'urgence, de se rendre sans tarder sur place pour aider à l'évacuation. Chaque année, professeurs et étudiants sont sélectionnés et entraînés, pour former le premier groupe d'intervention en cas d'incendie. Chaque membre de ce personnel doit porter un téléavertisseur qui affiche l'endroit où ils doivent se rendre porter assistance.

Quant aux pompiers de la Ville de Sainte-Foy, dès que le système incendie principal se met en action à l'université, ils en sont automatiquement avisés, le même tableau ayant été installé à la caserne mère, sise à peu de distance du campus sur la route de l'Église dans l'édifice surnommé le « *Taj Mahal* » de l'ex-mairesse Boucher.

Un préposé aux mesures d'urgence installé devant le système d'interphone du pavillon DeKoninck, ordonne à tout le personnel des mesures d'urgence, de prendre leur poste sans tarder, insistant sur le fait qu'il ne s'agissait pas d'un exercice. Ce pavillon est considéré prioritaire sur le campus, avec ses sept étages, mais aussi et surtout, à cause du grand nombre de personnes qui le fréquente chaque jour. On évalue à près de trois mille personnes qui y passent, à un moment ou à un autre dans la journée. Un incendie dans ce pavillon peut avoir des conséquences désastreuses, en blessures graves, en pertes de vie et en dommages matériels. Cette alarme est donc classée comme très importante par le personnel du campus.

Au même moment, sur le système de communications internes...

– Attention! Attention!, Ici le capitaine Flamand du Service de sécurité. Nous ordonnons à tout le personnel et aux étudiants des autres pavillons, de demeurer dans leurs salles de cours respectives, où à tout autre endroit qu'il se trouve sur le campus. Une alarme d'incendie a été déclenchée au pavillon DeKoninck. Nous avons la situation en main, rester calme. Seul le personnel d'urgence est autorisé à se rendre sur les lieux. Attention! Attention! Ceci n'est pas un exercice. Toute personne qui dérogera à cette consigne sera mise en infraction. Je répète. Restez calme, la situation est sous contrôle, lance le capitaine Flamand.

Dès que le système de communications est fermé...

– Capitaine, crie un des membres du service de sécurité sur son radio émetteur. Une épaisse fumée s'est étendue sur la plupart des étages. Bientôt, le bâtiment sera entièrement envahi. Les pompiers sont sur place et jusqu'à maintenant aucun foyer d'incendie n'a été localisé. On en recherche toujours l'origine.

Malgré l'avertissement, un vent de panique se propage parmi la population du pavillon d'où l'on sort déjà à pleines portes. Des centaines de personnes cherchent les sorties d'urgence, pendant que les escaliers et les corridors sont bondés. Les cris de ceux qui fuient couvrent presque le sifflement du système d'alarme qui, pourtant, hurle sans arrêt. Sans interruption, on ordonne aux occupants de quitter les lieux dans le calme et l'ordre. Personne ne peut ignorer le son strident d'un semblable système qui vous arrache littéralement les oreilles. Les gens courent dans tous les sens sans se

préoccuper des autres, cherchant coûte que coûte à quitter cet édifice qu'ils ne veulent pas voir devenir leur cercueil.

Heureusement, le personnel formé pour ce genre d'intervention est nombreux. On tente d'empêcher que l'évacuation ne tourne au désastre. Les ascenseurs sont bloqués par sécurité, mais certains fuyards insistent à vouloir les utiliser. C'est pourtant là l'une des premières mesures appliquées dans la plupart des plans d'urgence pour les édifices en hauteurs. Chaque étudiant inscrit à l'université reçoit un dépliant expliquant la procédure à suivre en cas d'incendie. Qui en fait vraiment la lecture et retient ces informations pourtant prioritaires?

À peine cinq minutes se sont écoulées depuis le début de l'alarme que déjà, une bonne majorité des gens des médias se rue sur le campus, se faufilant parmi les voitures de police, camions à incendies, ambulances et autres véhicules des services d'urgence. Jusqu'à maintenant, personne ne peut encore évaluer l'ampleur du sinistre. Les pompiers sont à compléter la tournée des étages, s'assurant que tous les occupants ont quitté les lieux.

Bousculés par ceux qui fuient, les pompiers courent malgré leur équipement encombrant, sans trouver trace du foyer d'incendie ni même d'une seule petite flamme. On examine maintenant le système de ventilation d'où s'échappe l'intense fumée grisâtre.

Déjà, les médias se lancent dans de multiples hypothèses, toutes aussi farfelues les unes que les autres, quant au nombre possible de victimes. Les journalistes de la presse parlée rappellent à qui veut l'entendre que

l'association des étudiants a maintes fois dénoncé la qualité de la sécurité sous toutes ses formes sur le campus. Toutes les suppositions sont exploitées avant même de connaître les détails précis de l'ampleur de cet incendie. Le service des relations publiques est débordé, le système téléphonique de l'université est bloqué, tout le monde veut savoir. Père, mère, frère ou sœur, chacun tente de vérifier si l'un des leurs est en danger.

Des dizaines de milliers de personnes courent dans tous les sens dans les rues du campus, la police a peine à contenir la foule autour du pavillon De Koninck. Personne ou presque, n'a tenu compte de l'avis de demeurer dans leur pavillon respectif, afin de faciliter le travail des équipes d'urgence. Le campus est sous l'emprise d'un vent de folie et de panique, personne n'obéit plus à personne.

Malgré les consignes reçues, les cours sont interrompus sur tout le campus et les étudiants, poussés par la curiosité, tentent de rejoindre les lieux du sinistre. Ils empruntent raccourcis, corridors souterrains et rues, rendant quasi impossible toute circulation motorisée.

Contenir ces milliers d'individus, sur un espace à peine plus grand que certains villages, n'est pas chose facile. La forte concentration de la population demeure toujours le problème majeur dans ce genre d'institution. À dix heures pile, une annonce est faite à la foule de curieux et aux médias rassemblés à l'extérieur malgré le froid.

– Aucun foyer d'incendie n'a encore été découvert dans l'édifice. Les pompiers tentent toujours de retracer l'origine de cette fumée et inspectent

actuellement le système de ventilation qui aurait, selon toute vraisemblance, servi à propager la fumée. C'est ainsi que le capitaine Flamand résume la situation d'une voix forte et calme.

Ce n'est qu'à partir de cette annonce que la population retrouve un tant soit peu son calme. La plus grande partie des curieux se retire, regagnant les pavillons qu'ils n'auraient jamais dû quitter. Progressivement, la fumée se dissipe dans le bâtiment touché, alors que plusieurs vitres et portes ont été fracassées et arrachées sous l'effet de la panique. Les dommages, qui se localisent surtout au premier et au deuxième étage, laissent entrevoir de sérieux dégâts.

Quatre personnes ont dû être traitées pour coupures et ecchymoses multiples, à divers endroits du corps, la plupart localisées au visage, aux mains et aux jambes. D'autres sont simplement consolés ou rassurés, après avoir été molestés par ceux qui voulaient à tout prix fuir, poussés par la peur incontrôlable de la mort, chose inévitable en pareilles circonstances. Plusieurs évacués sont sortis comme ils étaient vêtus, ayant laissé derrière eux leurs survêtements. Des compagnons d'études partagent avec eux manteaux, foulards et gants.

Ce n'est qu'aux environs de dix heures trente que les choses se calment véritablement, la vie étudiante reprenant peu à peu son cours. Seuls les étudiants du pavillon DeKoninck sont mis en congé forcé de cours, afin que l'on puisse procéder aux réparations les plus urgentes. Les étudiants en droit, en lettres et autres, devront patienter plusieurs jours avant la reprise

de leurs cours. L'alimentation des systèmes électriques est interrompue et le froid gagne rapidement le grand bâtiment d'acier et de béton. On commence à craindre pour la tuyauterie, susceptible d'être atteinte par le gel et l'éclatement du système de conduite d'eau, ce qui causerait d'importants dommages.

Policiers et pompiers, encore sur place, cherchent toujours à localiser l'origine de cette fumée. Plusieurs pompiers ont rapporté que cet élément, contrairement à celui d'un incendie, n'est pas nocif. On croit déjà, mais sans le dire, que des fumigènes seraient responsables de tout cet émoi. Cependant, on ignore toujours où se trouve la véritable source. Certains avancent l'hypothèse, que des étudiants irresponsables auraient voulu jouer un mauvais tour et ainsi causé cette situation tragique.

Après plus de vingt minutes de recherches, les sapeurs-pompiers trouvent finalement la raison de tout l'émoi. Bien dissimulées dans les conduits principaux du système de ventilation, des cartouches décapsulées contenant des gaz fumigènes sont localisées. Les deux douzaines de bonbonnes sont récupérées et remises aux policiers. Déjà, on peut établir, sans risque de se tromper, qu'il s'agit de matériel militaire.

~

– Service de la sécurité, je vous écoute, répond la secrétaire.

– Venez vite... vite..., répète avec difficulté une voix masculine.

– Je vous entends mal, parlez plus fort.

– Au secours...

– Où êtes-vous, monsieur? demande la secrétaire, en proie à une impatience.

– Centre administr..., la voix s'éteint.

– Allo! Allo! Vous êtes encore là?

La ligne demeure ouverte, mais plus personne ne parle. La jeune fille raccroche, cherchant du regard un responsable qu'elle pourrait aviser de cet appel étrange. C'est à ce moment qu'elle aperçoit le capitaine Flamand, le chef de la sécurité qui, joyeusement, serre la main de ses hommes en les félicitant du travail accompli.

– Capitaine, il faut que je vous parle, dit la secrétaire.

– Attends quelques secondes, ma fille.

– C'est urgent, monsieur, il faut faire vite.

– Après ce qui vient d'arriver, il n'y a plus rien d'urgent, dit le vieux capitaine, ex-policier à la retraite et en poste à l'université depuis plusieurs années déjà.

Le capitaine distribue encouragements et remerciements. Le père Flamand, comme les plus jeunes s'amuse à le surnommer, est considéré par son personnel, pour sa grande patience, mais aussi pour sa philosophie de la vie. « *Jamais une situation n'était assez urgente pour en causer une autre en s'y*

rendant », disait-il souvent à son personnel. Il fait partie de ces hommes sur lesquels la panique n'a pas d'emprise, dû à sa grande expérience, à tout le moins, c'est l'explication qu'il en donne. « *Les cheveux gris et les nombreuses rides sont souvent des signes de sagesse et d'expérience* », se plaît-il à répéter à son personnel.

– Je vous en prie Capitaine, écoutez-moi, reprend la secrétaire bouleversée.

– Bon, qui a-t-il de si urgent mon enfant? répond finalement Flamand, en riant, rapidement imité par ses hommes.

– On aurait dit quelqu'un de malade. Je n'ai pas tout compris ce qu'il disait, il ne parlait pas assez fort.

– Sais-tu d'où cela provenait?

– Du centre administratif... je pense!

– Calme-toi. J'envoie quelqu'un vérifier ça.

S'adressant à l'un de ses hommes, Flamand demande à un jeune gardien, prénommé Steeve, de bien vouloir aller vérifier au Centre administratif si tout était en ordre.

– Bien monsieur, répond le jeune homme, en coiffant fièrement son képi, le torse gonflé à bloc par les encouragements reçus quelques instants auparavant.

En cours de route, le jeune gardien de sécurité s'arrête à plusieurs reprises, incitant des groupes d'étudiants à regagner leurs salles de cours. Quelques minutes plus tard, il gare la voiture de patrouille devant la porte principale

de l'édifice du Centre administratif. Il fait son entrée dans le bâtiment, ajustant cravate et col de chemise, posant une main sur son arme de service. Il marche d'un pas militaire, jetant un coup d'œil de chaque côté, cherchant à voir si quelqu'un l'observait.

Pourtant, le personnel est occupé à travailler et personne ne prend le temps d'examiner ceux qui entrent ou sortent, l'achalandage étant trop important. Il croise une jeune femme et la salue de son sourire artificiel et hautain. Il décroche son émetteur-radio et feint de prononcer quelques mots, histoire de se donner une certaine importance, tout en poursuivant la vérification du rez-de-chaussée de l'édifice.

Alors qu'il s'apprête à ouvrir la porte conduisant à l'escalier menant au second étage, son attention est attirée par le système d'ouverture électronique du bureau des finances. De petits fils émergent du couvercle, qui semble avoir été remis en place maladroitement. Sortant son arme de calibre 38, il s'approche et de la main gauche sonde la porte qui s'ouvre sans résistance. Ce qu'il voit le paralyse, le rendant incapable de réagir pendant un certain temps. Une partie du personnel semble dormir sur les bureaux, alors que l'autre partie est allongée sur le plancher en état de somnolence ou d'inconscience, il ne sait pas. Une étrange odeur qu'il n'arrive pas à identifier flotte dans la pièce et lui irrite la gorge rapidement. Il avance nerveusement, pointant son arme dans toutes les directions, sans toucher à qui que ce soit, il contourne les corps allongés à même le sol. Après

quelques instants, rassuré il rengaine son arme de service. Une fois à l'extérieur de l'immense pièce, il contacte son patron par radio.

– Je t'écoute, Steeve.

– Capitaine, venez vite au Centre, ce n'est pas normal. Il s'est passé quelque chose de grave au bureau des finances. Il me faut de l'aide, médecins et ambulances. Faites vite, monsieur!

– Tu vas me dire ce qui se passe et cesse de dire n'importe quoi.

– Venez vite, ça presse, crie le jeune homme gagné par la panique.

Dans les secondes qui suivent, une meute de voitures du Service de sécurité se dirige sur les lieux. Le capitaine Flamand, suivi par une dizaine d'hommes armés au poing, entre au pas de course dans le bâtiment. Devant ce remue-ménage inhabituel, le personnel des bureaux commence à sortir dans le corridor. Flamand ordonne :

– Rentrez dans vos bureaux et ne sortez pas avant d'en avoir reçu l'ordre. Denis, occupe-toi que je n'aie personne dans les jambes, lance Flamand, inquiet.

En entrant dans le grand bureau des finances, le capitaine invite son personnel à ranger leurs armes.

– Bon sang de merde! Que s'est-il passé ici? hurle l'ex-policier. Vite, des ambulances et demandez un médecin. Qu'on vienne de toute urgence avec de l'oxygène.

Déjà, certains employés bougent sur leur chaise, cherchant un appui sur leur bureau, afin de s'aider à garder un équilibre. Flamand s'approche de l'un d'eux.

– Que vous est-il arrivé?

– On a tous été drogués par des bandits. J'en sais pas plus, dit l'homme, qui a peine à se tenir éveillé.

Le capitaine Flamand ordonne à ses hommes d'allonger tout personnel sur le plancher, précisant qu'ils doivent prendre soin de protéger leur tête, afin qu'ils n'aient aucune difficulté à respirer. Sans tarder, il procède rapidement à l'examen des lieux. Il se rend vite compte du scénario qui s'est déroulé dans la pièce. « *Voilà donc l'explication, ils ont dévalisé les coffres* » se dit, l'homme en lui-même.

Au même moment, les premiers ambulanciers arrivent et s'occupent rapidement des victimes.

– Que personne ne touche à rien, sauf aux victimes, lance le capitaine, tant à l'intention de ses hommes qu'à celle des ambulanciers et du médecin.

Flamand cherche un téléphone dont le fil de branchement n'a pas été sectionné. Finalement, il repère le seul en état de fonctionnement, sans doute celui utilisé pour donner l'alerte. Un appareil oublié par les auteurs du vol. Dans des gestes nerveux, il compose le numéro de la police de Sainte-Foy.

– Passez-moi les Crimes majeurs, vite, crie-t-il, à celui qui répond.

- Crimes majeurs, Dancause.
- Émile Drolet, c'est urgent.
- Drolet, j'écoute.
- C'est Flamand à l'université. Rappelle avec tes hommes, on s'est fait vider la voûte.

Le lieutenant Drolet n'en apprend pas davantage. Flamand a déjà interrompu l'appel. Dans les minutes qui suivent, cinq voitures banalisées arrivent en trombe sur le campus. Les ambulances quittent déjà les lieux avec le personnel qui a besoin de soins hospitaliers, pendant que les autres sont conduits vers l'extérieur pour respirer de l'air frais. En tout, plus d'une vingtaine de personnes ont été incommodées, mais seule une dizaine est transportée par ambulances au Centre Hospitalier de l'Université Laval.

Jamais, dans les annales de la Ville de Sainte-Foy, pareille chose ne s'était produite. L'Université Laval est considérée par les services de police et d'incendie, comme un point chaud dans les limites de la ville, suivie de près par les centres commerciaux de Place Laurier, Place Sainte-Foy et Place de la Cité, tous trois situés à quelques dizaines de mètres les uns, des autres.

Des exercices d'urgence ont lieu deux fois par année, mais on ne pourra jamais prévoir la véritable réaction des gens. Après ce qui vient de se produire, on parle déjà de modifier certains éléments du plan d'urgence.

Grabuge à l'université

Depuis longtemps, les autorités de la ville se croisaient les doigts, souhaitant un minimum de dégâts en pertes humaines et matérielles.

Depuis l'appel de Flamand, les médias se sont emparés de la nouvelle et parlent maintenant d'un important vol à main armée, une première de tous les temps à l'Université Laval.

Partie deux

Il est presque midi lorsque Carl Bouchard monte en voiture. Il est accompagné de Josiane, sa grande amie, secrétaire et maintenant son assistante. À la radio, on annonce à grand renfort d'un bulletin spécial, l'audacieux vol à main armée perpétré après le faux et mystérieux incendie du matin.

– Tu as entendu ça, Carl? demande Josiane.

– Oui! Ça devait arriver un jour où l'autre.

– Il ne devait pas y avoir autant d'argent que ça, fait-elle remarquer.

– Tu serais surprise jeune fille, très surprise. De toute manière, tout ça ne nous regarde pas. On va dîner, j'ai une faim de loup.

Au restaurant *La Boustifaille*, sis sur la rue Maguire dans la Municipalité de Sillery, ils sont rapidement conduits au petit salon privé, réservé régulièrement par Carl.

– Vous avez suivi les nouvelles, monsieur? demande le serveur familier, mais respectueux de ses clients.

– Non pas vraiment. Si tu parles de l'université, c'est oui.

– Il paraît que ce n'était pas très beau à voir.

– Je n'en doute pas. Apporte-nous le menu et laissons les policiers faire leur travail.

– Dans quelques instants, monsieur, dame.

– Dis-moi, ta nouvelle assistante, comment va-t-elle au travail? s'informe, Carl, en s'adressant à Josiane.

– Pour l'instant un peu mélangée, mais je pense que ça va aller. Elle est débrouillarde et elle prend son travail à cœur, sans avoir peur des heures. À dire vrai, je n'ai pas à me plaindre. Elle me donne un solide coup de main.

– J'espère n'être pas trop exigeant?

– Non, tu aimes le travail bien fait et moi aussi. C'est pour ça qu'on s'entend bien.

Le dîner se déroule entre amis, empreint de rire et de gaieté. Ils discutent de choses et d'autres, mais aussi de travail, cherchant à améliorer la rentabilité, tant au niveau de l'informatique que du secrétariat. « *Plus les affaires seront nombreuses et importantes, plus il deviendra nécessaire de bien compléter les banques de données, qui pourraient éventuellement servir dans des dossiers subséquents* », explique Carl.

Le repas terminé, ils se rendent au Club de tir de Sainte-Foy. Carl, depuis un certain temps, aide Josiane à s'initier aux armes à feu, afin qu'elle puisse davantage devenir son assistante. « *Pourquoi attendre qu'il ne se produise une situation dangereuse?* » s'était-il dit. La jeune femme s'en tire d'une manière surprenante, encouragée par son patron qui ne cesse de lui prodiguer des conseils. Il lui avait mis cette idée en tête, mais il lui avait fait mention, au début du cours, qu'elle n'aurait pas à porter une arme en permanence. Prudence oblige, avait-il dit. Il considérait qu'elle devra peut-être un jour, intervenir dans certains dossiers, et qui sait, peut-être sauver sa propre vie.

Josiane en est à son quatrième mois d'entraînement et déjà les progrès qui ont été réalisés par la jeune femme le renversent. Elle a pris si rapidement goût au maniement des armes, que maintenant, elle manipule la presque totalité des armes de poings, comme une pro. Elle a très vite appris à démonter et à remonter toutes les armes de poings.

Le cours terminé, tous deux s'entendent pour aller rendre visite à Tantie. Pour Carl, sa tante est le seul lien de parenté qui le rattache encore à ses parents. La vieille dame le considère comme son propre enfant, celui qu'elle n'a jamais eu. Carl et Josiane aiment se retrouver dans cette maison bourgeoise, mais qui ne ressemble en rien à sa propriétaire. Tantie est toujours heureuse de les recevoir. Elle reflète la bonté même et s'intéresse à tout ce qui concerne les deux jeunes. Parfois, elle les conseille délicatement, car elle ne veut pas s'imposer dans leur vie. Cependant, elle ne manque jamais une occasion de les questionner sur le travail qu'ils effectuent.

Passionnée des histoires policières et criminelles, elle se montre d'une curiosité sans bornes lorsqu'une affaire est terminée, peu importe la conclusion.

Le trio passe l'après-midi à rire et à blaguer quand, vers seize heures, le téléphone cellulaire de Carl sonne, venant du coup interrompre la conversation animée.

– J'écoute.

– Monsieur, c'est Claire. J'ai un message pour vous. Un certain Denis Courtemanche, du Service de sécurité du Mouvement Desjardins, demande à ce que vous communiquiez avec lui avant dix-sept heures. Il a insisté pour dire que c'est d'une très grande importance. Je vous donne le numéro pour le joindre.

– Merci! Je m'en occupe. Bonne fin de semaine, Claire, repose-toi bien. Il se pourrait bien que nous ayons passablement d'ouvrage à ton retour lundi matin.

– Denis, c'est Carl Bouchard. Tu m'as appelé?

– Oui jeune homme, on peut se voir?

– Bien sûr, quelle heure te conviendrait?

– Le plus rapidement possible, si tu veux bien.

– Bon! Disons dans trente minutes à mon bureau, édifice Iberville 1, bureau 601. Je t'attends.

– Je connais l'adresse. J'y serai.

Les deux complices embrassent Tantie en la quittant, lui promettant de n'être pas aussi longtemps sans revenir lui rendre visite. Le privé et son assistante prennent immédiatement la direction du bureau où ils n'ont pas longtemps à attendre. À peine se sont-ils servi un café, que Denis Courtemanche se pointe. Pour la première fois, Carl présente Josiane comme sa nouvelle collaboratrice. La jeune femme est touchée et fière de cette marque à son endroit. Le représentant de la Sécurité de Desjardins en vient rapidement au but de sa visite.

– Carl, tu as sans doute entendu parler du vol survenu à l'université. Je suis mandaté par la haute direction, pour t'offrir cette affaire. Comme tu le sais, la Sûreté du Québec ne prête plus assistance à la Sûreté municipale de Sainte-Foy, tout ceci, pour des raisons de budget et de personnel.

– Une question avant que tu n'ailles trop loin. Y a-t-il eut entente entre vous et Sainte-Foy?

– Dans quel sens?

– C'est le seul corps policier encore farouchement opposé aux interventions d'un privé sur son territoire. Remarque, que je les comprends. Les gars n'aiment pas se faire damer le pion.

– J'ai rencontré le directeur cet après-midi et ce dernier est parfaitement conscient qu'il n'a ni le personnel, ni les budgets pour couvrir adéquatement ce genre de cas. Il m'a assuré de son entière collaboration et

celle de ses hommes. Bien sûr, pas au point de te prêter du personnel. Tu comprends ce que je veux dire. Ils feront leur propre enquête et tous les deux, nous en connaissons d'avance les résultats.

– Je voulais en être certain. Dans l'histoire de la bijouterie, j'ai eu certains problèmes avec un de leurs sergents. Cette situation s'est détériorée au point de se rendre aux menaces. J'ai dû mettre ce policier à la porte de mon bureau. Je ne veux plus que pareille chose se reproduise.

– Le directeur a très bien compris le contexte. Il sait que ses hommes sont surchargés de travail. De toute manière, ce vol est l'œuvre de professionnels du crime et j'irais même jusqu'à dire, d'un groupe très avant-gardiste.

– Alors raconte un peu, mais avant que tu n'ailles trop loin, je voudrais qu'on parle de certaines choses. Je ne sais pas si tes patrons accepteront de rencontrer mes exigences.

– Tu veux parler de tes honoraires? reprend, Courtemanche, en souriant.

– Oui, en plein ça. C'est 1 000 \$ par jour, en plus des frais sur production de certains reçus reliés au dossier. Je dis bien certains reçus. Je ne veux pas de discussion sur ce genre de chose. Tu sais très bien que l'on ne peut pas demander un reçu à un indic.

– J'ai carte blanche. L'un de mes grands patrons revient d'une conférence de l'Association des Assureurs du Canada et ton nom a été mis sur la table

comme personne ressource. Un certain Coursol, de la British of England, a drôlement fait ton éloge. Alors, mes patrons veulent des résultats et vite.

– Je ne peux te promettre vite, mais il y aura certainement des résultats.

– Ce n'est pas une question de jours, mais ils ne veulent pas que ce dossier traîne des mois. Ils acceptent à l'avance toutes tes exigences, ils connaissent tes compétences et je les connais encore mieux qu'eux.

– Cessons les flatteries pour l'instant, je ne réduirai pas la facture, dit Carl, en riant. Maintenant, raconte-moi ce que tu sais. Josiane, tu prends tout ça en note?

La jeune femme confirme d'un signe de la tête.

– D'abord, notre service de transport d'argent aux institutions a déposé ce matin, à neuf heures quinze, la jolie somme de trois millions de dollars en espèces. Ce dépôt exceptionnel a été fait en prévision des bourses et des prêts qui doivent sortir lundi matin. Comme tu le sais, c'est sous forme de chèque que ces prêts et bourses sont payés aux étudiants. En fait, on a voulu prévoir toutes les transactions qui se feraient cette journée-là, incluant les guichets automatisés, etc.

D'après ce que l'on sait, cinq hommes armés, le visage recouvert de masques à gaz, sont entrés en provoquant un court-circuit du système d'ouverture électronique de la porte donnant accès aux bureaux des finances. On ne sait pas comment ils ont fait, mais ils l'ont fait. Aux dernières nouvelles, les employés ont été passés aux gaz, puis au

chloroforme, ce qui les a assommés pour plus de trente minutes. Les gars ont vidé la voûte de tous les sacs, ne laissant derrière eux que ceux contenant la monnaie. Personne n'a rien vu et jusqu'à maintenant, on ne sait même pas par où ils sont entrés dans le bâtiment. On a déjà retrouvé divers écriteaux qui ont été placés sur différentes portes conduisant au centre administratif, annonçant une fermeture temporaire. La plupart étaient affichés dans les couloirs souterrains et à quelques autres endroits. La fenêtre de la porte principale a été masquée à l'aide papier métallique.

– C'est tout un fait d'armes que tu me racontes là.

– Attends, ce n'est pas fini. Les pompiers ont retrouvé deux douzaines de cartouches de gaz fumigène, qu'on a fait éclater dans le système de ventilation central du pavillon DeKoninck. Tout ceci, en souhaitant provoquer une panique générale, ce qui s'est effectivement produit. C'était une diversion très bien agencée qui leur a permis de commettre ce vol en toute tranquillité et en toute sécurité. Deux points stratégiques du système de ventilation ont été touchés et, selon les premières constatations, ces cartouches de fumigène proviendraient du matériel de l'armée.

– Dans toute ma carrière, je n'ai jamais vu un pareil procédé. Comme tu le dis si bien, ce ne sont pas des débutants. Je me demande jusqu'à quel point ils sont des professionnels. Ce vol est digne des grandes annales policières du Canada et bien plus encore. Par contre, il ne faudrait pas s'emballer sur ceux qui l'ont perpétré. Parfois, on est porté à croire qu'il s'agit d'une organisation professionnelle, mais la plupart du temps, la chance y joue une

large part. Bien sûr, on prévoit beaucoup choses, mais dame chance fait sa part. Mon vieux, cette affaire ne sera pas du gâteau, mais je doute qu'il s'agisse d'une si grosse organisation. Un vol comme celui-là demande des mois de préparatifs et coûte beaucoup d'argent. Tu peux dire à tes patrons que cette enquête ne se fera pas du jour au lendemain, à moins que je ne sois chanceux comme eux.

– Ne t'en fais pas, ils sont au courant. Je les ai renseignés sur les difficultés qui t'attendent. Ils reconnaissent qu'ils devront prendre à leur charge tous les frais et risques de poursuites qui pourraient entourer ce travail.

– Je détiens personnellement une couverture de dix millions de dollars. Ne t'en fais pas, ils en auront une partie de facturée. De toute manière, tu vas me signer ce document. C'est une autorisation d'enquête dans laquelle tout est inscrit noir sur blanc. Il y est stipulé que toute poursuite dépassant ma couverture est aux frais du client. Comme tu vois, je suis devenu un homme d'affaires prévoyant.

– Je n'en ai jamais douté un seul instant.

– Qui dois-je contacter à Sainte-Foy? demande Carl.

– Le lieutenant Émile Drolet. Il te fournira toutes les informations pertinentes dont tu auras besoin. Il verra aussi à te donner toute l'assistance nécessaire aux demandes sur le système du Centre de renseignements policiers du Québec. J'ai ici une autorisation obtenue du Ministère de la Justice, que mes patrons ont fait établir en ta faveur. Elle est valide pour une période de trois mois et renouvelable sur demande. Tous les corps

policiers du Québec devront s'y soumettre. En fait, c'est un fax directement du bureau du ministre de la Justice. Parfois, les politiciailleries peuvent aider.

– Je vois que tu n'as pas fait les choses à moitié.

– Je crois que notre président prévoit avoir recours à tes services dans le futur. Tu t'es fait de puissants alliés mon ami et si tu réussis cette affaire, tu n'auras plus à te chercher de client.

– Nous reparlerons de tout cela plus tard, ce n'est pas ce qui m'importe pour l'instant. Je ne veux être lié à personne, je suis indépendant et je veux le demeurer.

– Il se fait tard, je te laisse. Tu as beaucoup de pain sur la planche.

Après le départ de Courtemanche, Carl se renverse sur sa chaise. Son ami n'a jamais si bien dit, il aura beaucoup de pain sur la planche.

– Ma chérie, tu ferais mieux de remettre à plus tard tous tes projets, nous ne sommes pas sortis du bois avec ce dossier. Je me demande si j'ai bien fait d'accepter ça. Quelque chose me dit que les pires ennuis sont à ma porte et commenceront dans peu de temps.

– Qu'entends-tu par-là?

– Je me comprends, mets-moi tout ça sur papier. Je crois qu'il est trop tard pour rencontrer Drolet ce soir. En attendant, je vais aller faire un petit tour à l'université. Il y a longtemps que je n'y ai pas mis les pieds, en fait, depuis mes études en droit.

Carl se dirige immédiatement vers l'Université Laval, où il connaît bien le terrain, pour l'avoir fréquenté pendant plusieurs années comme étudiant. Il n'a aucune difficulté à trouver les bureaux du Service de la sécurité qui sont toujours situé au même endroit. Il gare la jeep *Cherokee* et, au même moment, il remarque un homme qui semble épuisé sortir de l'édifice. Il se dirige vers lui. Il a peine à reconnaître le vieux capitaine Flamand qui, dans le passé, lui avait donné un solide coup de main, lors d'une longue enquête sur la mise au jour d'un réseau de drogue sur le campus. De vieux souvenirs de l'antigang refont surface.

– Capitaine Flamand, je suis Carl Bouchard. J'aimerais parler quelques minutes avec vous.

– Jeune homme, j'ai terminé mon service. Je suis crevé, alors revenez demain matin et je répondrai à toutes vos questions.

– J'ai bien peur que vous n'ayez pas le choix, vous vous reposerez plus tard. Je suis mandaté par les Caisses Desjardins pour le dossier du vol de ce matin.

– Vous faites partie de la Police de Sainte-Foy, alors vérifiez avec vos collègues. Je leur ai tout dit, ils ont tous les dossiers.

– Non! Monsieur, je suis enquêteur privé, sous la responsabilité des Assureurs des Caisses Desjardins pour éclaircir ce dossier. Quant à la Police de Sainte-Foy, nous allons devoir travailler en étroite collaboration. Cependant, je préfère entendre de mes oreilles ce que vous avez à dire. Je vous promets que je vais faire le plus rapidement possible.

– Si je n'ai pas le choix, allons-y et finissons-en. Entrez à mon bureau, nous serons plus à l'aise.

Les deux hommes entrent et Carl reconnaît le bureau qu'il avait autrefois utilisé pendant plusieurs mois. C'est à ce moment le Capitaine Flamand croit reconnaître son visiteur de dernière minute.

– Je vous connais vous, fait-il remarqué. Vous n'étiez pas à la Sûreté du Québec?

– J'étais, mais maintenant je suis en service privé. Voici ma carte!

– Alors vous êtes Carbo. Ce n'était pas votre nom lorsque je vous ai connu.

– Vous avez raison. Carbo n'est qu'un surnom, c'est celui de mon Agence. Revenons à nos moutons si vous le voulez bien.

– Par où commence-t-on? demande d'un air soumis, le vieux capitaine.

– Si vous me racontiez tout simplement.

Flamand raconte en détails tout ce qu'il sait sur le dossier et remet à l'enquêteur, une copie des déclarations et rapports reliés à cette affaire. La rencontre se déroule depuis près de deux heures et ne semble pas sur le point de se terminer. Carl décide d'inviter Flamand à souper. Parfois, devant un bon repas, on en obtient davantage, car le climat d'un souper est plus amical et souvent, plus productif.

Installés confortablement dans le salon privé du restaurant *La Boustifaille*, Carl, avec le consentement de l'ex-policier, enregistre toute la conversation.

Ils se quittent finalement vers vingt-deux heures. Le privé ne s'est pas trompé, il en a appris plus que dans les rapports officiels.

Considérant qu'il est trop tôt pour rentrer, Carl décide de se rendre au Centre Hospitalier de l'Université Laval, y prendre les dernières nouvelles concernant les personnes hospitalisées en matinée. Après une vingtaine de minutes d'attente, il est reçu par une infirmière.

– On ne s'est pas déjà vu, fait remarquer la jeune femme.

– Je suis très heureux que vous vous souveniez de moi. C'est rare dans un centre hospitalier, à moins d'être un habitué, ce qui n'est pas mon cas.

– J'ai vingt minutes de repos, vous m'accompagnez à la cafétéria?

– Pourquoi pas, répond Carl, heureux de pouvoir accompagner la jolie jeune femme dans un endroit plus intime et moins agressant.

À cette heure tardive, la cafétéria de l'hôpital est presque déserte. Ils prennent place dans un coin et Carl en vient rapidement au but de sa visite.

– Alors, vous étiez de service à l'arrivée du personnel de l'université?

– Non, pas à l'arrivée, mais j'en ai pris soin en après-midi. Certaines personnes ont très mal réagi au chloroforme. Entre autres, une femme dans la cinquantaine a failli y laisser sa peau. Son cœur a presque lâché à un certain moment, elle a fait une faiblesse cardiaque.

– Dites-moi, tout ce beau monde est-il sorti?

- Oui, sauf la femme en question, les médecins préfèrent la garder en observation encore quelques jours.
- Quelqu'un vous a-t-il raconté quelque chose concernant le vol ou les individus qui l'auraient commis?
- Quelques petites bribes, mais rien de vraiment valable. Ils étaient tous un peu sonnés, mêlés. Généralement, nous ne prêtons pas attention à ce qu'ils peuvent dire.
- Une dernière question, vous terminez votre quart de travail bientôt?
- Je termine à vingt-trois heures, répond l'infirmière, en souriant. Maintenant, je dois retourner à mon travail.
- Ça vous fâcherait, si je venais vous prendre à la sortie?
- En vertu de quoi je mérite cette invitation?
- J'aimerais parler un peu plus longtemps avec vous. Pourquoi ne pas joindre l'utile à l'agréable. Allons prendre un verre quelque part dans un endroit où vous pourrez relaxer.
- Je pense qu'il serait plus sage pour moi de refuser, à tout le moins pour ce soir. Vous savez, j'ai presque douze heures de travail de fait et je ne pense pas que je puisse être une bonne compagne pour vous. Remettons cela à une autre fois si vous voulez bien.
- J'en prends bonne note Hélène, c'est votre nom n'est-ce pas?

La jeune femme se contente de sourire et donne la main à son charmant visiteur, qu'elle trouve agréable et fort séduisant. Carl se promet bien de revenir à la charge, cette infirmière a un petit quelque chose qui l'attire. La soirée se termine sur cette note. Lui aussi ferait bien de rentrer prendre une bonne nuit de sommeil, il en aura sans doute besoin dans les prochains jours. Pour lui, un vol à main armée, qu'il soit commis dans une banque ou dans une université, implique les mêmes moyens ou techniques d'enquête. Sauf que, dans ce cas-ci, ce sont possiblement des spécialistes qui ont agi. C'est ce point qui le tracasse. De bons voleurs, mais pas nécessairement des professionnels. Un groupe structuré est toujours plus difficile à percer, à localiser et même à diviser. Ce n'est pas le vol qui est difficile à enquêter, mais bien celui ou ceux qui l'ont perpétré et que l'on soupçonne.

Un vol dans un dépanneur ne se commet pas par un spécialiste, pas plus que dans une pharmacie ou dans un garage. L'ampleur du vol est souvent l'élément le plus important d'une enquête. Bien sûr, dans de rares exceptions, de simples petits voleurs sont tombés sur une grosse somme d'argent, totalement imprévue à leur plan initial. Il espère que ce soit le cas. Il sait ce que veut dire le mot « *spécialiste* » dans le milieu criminel, la perfection ou presque, des gens qui ne peuvent être influencés par des interventions policières, qui n'ont aucune peur et qui ont les moyens financiers de dépenser pour le matériel. Ils savent aussi cacher l'argent volé et évalué prudemment le moment propice pour le sortir. Ce sont aussi des gens qui n'ont que peu d'amis, qui savent tenir leur langue, qui ne craignent pas l'interrogatoire policier, qui ont les meilleurs avocats et qui

les payent grassement. Ce n'est là que quelques-uns des éléments auxquels il aura peut-être à faire face ou à combattre, s'il s'agit de vrais spécialistes. Quoique les groupes organisés sont en voie de disparition, tout comme le vol à main armé d'ailleurs. Le temps des enlèvements de gérant de banque, des gros vols à main armé dans les banques et les caisses est révolu. Il a laissé place aux dépanneurs, pharmacies et stations service. Les institutions bancaires ne gardent presque plus d'argent liquide et elles se sont munies d'ouvertures des coffres électroniques et minutés. Il y a aussi les peines de prison qui ont fortement contribuées à les faire diminuer. Pour quelques milliers de dollars, les criminels ne veulent plus faire 15 ans de pénitencier, ils préfèrent s'adonner à la drogue, c'est moins pénalisé et plus payant, alors que les risques sont moindres.

Partie 3

Il est huit heures pile, lorsque Carl entre au bureau. Après avoir salué Claire et Josiane, il remet à cette dernière, la cassette d'enregistrement contenant l'entrevue prise la veille, avec le vieux capitaine Flamand.

– Du nouveau depuis hier soir? s'informe, Josiane.

– Passablement. Tu me fais transcrire le mot à mot de cette cassette. Je me renferme pour quelques heures, histoire de lire tous les rapports de Flamand. Je ne veux pas arriver devant Drolet, si je ne suis pas au courant du dossier. En passant, je veux un rendez-vous avec lui pour treize heures.

– À vos ordres patron et bonne lecture.

Carl passe la totalité de l'avant-midi à lire et relire tous les documents reçus de Flamand. Il possède maintenant son dossier dans ses moindres détails. Ainsi préparé, il est en mesure de discuter sur un pied d'égalité avec le policier qui ne manquera pas de vouloir le ridiculiser, en lui tendant

certaines pièges. Il prend un dîner rapide et léger, avant de se rendre dans la fosse aux lions, le poste de police de Sainte-Foy.

Malgré le fait que le rendez-vous a été confirmé pour l'heure prévu, on le fait poireauter jusqu'à quatorze heures. Il attend patiemment, sans montrer sa colère. Il mettra les points sur les « i » en temps opportun.

– Si monsieur le détective privé veut bien me suivre, le patron va vous recevoir dans deux minutes, annonce Richard Dancause, sergent détective senior du corps policier.

Lorsque Carl traverse la salle réservée aux enquêteurs, il entend les commentaires grivois à son endroit. Il n'en tient pas compte, préférant régler la situation avec le lieutenant.

– Entrez Carbo, l'invite Drolet.

– Vous êtes trop aimable de me recevoir lieutenant, mais mon nom est Carl Bouchard.

– Carbo, Bouchard, pour moi c'est du pareil au même. Asseyez-vous.

– Les moqueries ne viennent pas de moi, mais de vous et de vos hommes. Mettons les choses au point tout de suite, je ne veux pas qu'il y ait de méprise entre nous.

– Vous savez Carbo, je n'aime pas particulièrement les gens comme vous. Cependant, je dois vous donner le crédit qui vous revient. Depuis l'enquête de la bijouterie, je pense que vous avez démontré que vous étiez capable de

faire du bon travail, mais le fait de mettre les pieds sur notre territoire ne plaît pas particulièrement à mes hommes.

– Je ne suis pas ici pour vous plaire. J'ai un travail à faire et je le ferai, avec ou sans vous. Je ne prétends pas posséder la science infuse, mais je connais mon travail et j'en ai fait largement la preuve dans ma carrière. Alors, avec ou sans moi, à votre choix! De mon côté, je préfère collaborer avec vous. Si jamais vous me refusez l'aide dont j'ai besoin, je me verrai dans l'obligation de marcher seul et à ce moment, vous pourrez dire à vos hommes de ne pas me mettre des bâtons dans les roues. Les dirigeants du Mouvement Desjardins ont reçu l'appui total du ministère de la Justice et c'est à eux que vous devrez répondre, vous et vos hommes, comme vous dites. C'est sans compter que je m'appliquerai à vous faire une telle honte, que vous n'oserez plus sortir dans la rue, vous et tous vos tas de merdes qui se prennent pour des supers flics. Je pense avoir été clair, net et précis, termine Carl, d'une voix posée et sans colère apparente.

– N'en faites pas un drame. Je m'attendais à des menaces de votre part, mais je n'entrerai pas dans votre jeu.

– Ne commettez surtout pas l'erreur de croire que ce soit des menaces. Je peux vous assurer que ce sera une réalité très cruelle, ajoute Carl, calmement.

– Cessons les pitreries et passons aux faits. Qu'attendez-vous de moi?

– Je veux une collaboration minimale, claire et surtout honnête de votre part. Vos hommes, c'est votre problème, pas le mien. De mon côté, je

m'engage à demander votre présence pour récupérer toutes preuves importantes, ainsi que pour l'arrestation des individus qui ont commis ce crime.

– Vous semblez bien sûr de vous, fait remarquer le lieutenant, avec un sourire moqueur.

– Je ferai ce qu'il faut. Mes méthodes diffèrent des vôtres. J'ai une plus grande liberté d'action que vous, car je n'ai pas la lourdeur administrative que vous devez traîner comme un boulet à votre pied.

– Parlons-en de vos méthodes. Je ne suis pas très chaud de la manière dont vous faites vos enquêtes et surtout lorsque vous interrogez des témoins. Nous en avons eu des échos dernièrement. Je vous avertis officiellement, ne commettez surtout pas cette erreur une autre fois. Ceci mis à part, je dois cependant reconnaître votre franchise et votre honnêteté.

– Je ne recherche pas la publicité, je n'en ai pas besoin pour avoir du travail. J'ai déjà refusé des dossiers et j'en refuserai encore. Je suis libre alors que vous, vous êtes contraints par vos patrons, sans compter la population et vos élus municipaux. Vous êtes prisonnier de votre système, lieutenant.

– Vous marquez un autre point. Pour l'instant, je vous accorde ma collaboration entière et honnête. Je vous assure que mes hommes feront de même, mais ne tirez pas trop sur la corde, elle pourrait vous pendre.

Sans tenir compte de la dernière remarque, Carl enchaîne.

– J'aimerais consulter une copie du rapport des pompiers ainsi que celle de vos hommes, ceux qui sont arrivés sur les lieux les premiers. Enfin, de tout le personnel qui a travaillé de près ou de loin à cette affaire jusqu'à maintenant. Bien sûr, ces documents demeureront confidentiels.

L'officier décroche le téléphone et ordonne qu'on lui apporte une copie complète du dossier. Il insiste sur le mot, complet.

– Vous désirez jeter un coup d'œil sur les preuves à conviction?

– Pourquoi pas, tandis qu'on y est. En passant, un véhicule a-t-il été retrouvé près des lieux?

– Non pas encore. Mes hommes poursuivent les recherches. N'oublions pas que c'est le weekend, je suis à personnel réduit, d'ailleurs je ne devrais pas être ici.

– Bien. J'aimerais être avisé aussitôt que vous l'aurez retracé. Je veux pouvoir y jeter un coup d'œil lorsque ce sera fait. Je vous laisse ma carte et, peu importe l'heure, je serai disponible sur demande. Moi, je travaille même durant le weekend.

– Avec ce que vous gagnez, je le ferais aussi.

– Lorsque vous serez à votre retraite, venez travailler avec moi! lance le privé avec un sourire.

Carl jette un coup d'œil aux preuves amassées et prend quelques notes. Une fois qu'il reçoit les documents, il quitte les lieux, mais Drolet refuse de lui serrer la main, préférant lui remettre dans un sac scellé, l'une des

cartouches de gaz fumigène. Le privé ne s'en formalise pas, préférant faire un petit sourire du coin des lèvres. Il a suffisamment de paperasse pour poursuivre une analyse complète du dossier de cette affaire.

Avant de rentrer au bureau, il fait un détour par l'université. Il gare la jeep dans l'entrée du débarcadère derrière l'édifice du Centre administratif. Il s'apprête à descendre, lorsqu'un homme arrive à sa hauteur et lui signale de ne pas rester là, montrant de la main son tracteur muni d'une pelle à déblayer la neige.

Carl descend quand même de voiture en s'identifiant auprès de l'opérateur. L'homme, qui semble peu coopératif, accepte néanmoins de répondre à ses questions. Il ferme le moteur diesel.

– Vous étiez dans les parages, hier en avant-midi?

– Oui, comme d'habitude quand il neige, j'ai gratté. Je le fais en priorité, surtout lorsqu'on m'avise qu'il y a des livraisons.

– Alors, vous saviez qu'il y aurait une livraison d'argent?

– Non. Je savais qu'il y avait une livraison, mais je ne connaissais pas qui était ceux qui devaient livrer. D'habitude, je gratte en après-midi, mais hier, je l'ai fait en avant-midi parce que la Sécurité m'a informé.

L'homme raconte ce qu'il a fait la veille. Tout semble normal jusqu'au moment où il fait mention d'un accrochage, impliquant une fourgonnette *Ford* et le camion de *Sécur*, la compagnie de transport d'argent du

Mouvement Desjardins. L'impact léger est survenu à la sortie de l'allée du débarcadère.

– La *Ford* appartenait à quelle compagnie? demande Carl.

– Je sais pas. Il n'y avait rien d'inscrit sur le camion. Chose certaine, il était de couleur rouge foncé, rouge vin peut-être! De toute manière, je n'avais pas à rester là. J'avais d'autres endroits à gratter.

– Combien y avait-il de personnes à bord de la fourgonnette?

– Je l'ignore. Les vitres des portières avant et arrière étaient teintées, trop sombres pour voir quoi que ce soit.

– Vous n'auriez pas remarqué le numéro de la plaque d'immatriculation par hasard?

– Pensez-vous que j'ai juste ça à faire? Détrompez-vous jeune homme, j'arrive à peine à suffire à la tâche avec cette maudite neige.

– Je vous remercie de votre gentillesse. Ce que vous m'avez dit va certainement m'être utile.

– Je suis dans le coin tous les jours si vous avez besoin de moi.

Sans attendre, l'homme remet son moteur en marche et reprend son travail. Carl quitte le débarcadère, tout en composant le numéro de Drolet sur son téléphone cellulaire. « *Comment la police n'avait-elle pas encore contrôlé ce détail?* » pense Carl, en hochant la tête.

– Lieutenant, faites rechercher une fourgonnette *Ford*, de modèle récent, pas de vitres sur les côtés sauf aux portières et encore, elles sont teintées. Camion possiblement de couleur rouge foncé. Je pense qu'il pourrait s'agir de notre véhicule suspect.

– Je vous tiens au courant, dit le policier, en raccrochant.

Carl rentre au bureau où il en a encore pour plusieurs heures à lire et à décortiquer tous ses documents. Il doit y repérer tous les points importants et monter un plan d'enquête par ordre de priorité. Il communique avec Denis Courtemanche et demande à interroger le personnel du camion blindé. Le directeur de la Sécurité l'informe que ses hommes seront à son bureau dès dix-neuf heures, car ils terminent leur quart de travail à dix-huit heures.

Il décide de demeurer à son bureau pour prendre son souper, préférant se faire livrer un repas, pour lui et Josiane. La table de travail jonché de papiers les oblige à manger dans la pièce qui sert de salle d'entrevue. Ils viennent à peine de terminer, qu'un enquêteur de Jean-Denis Courtemanche se présente au bureau de l'Agence Carbo, accompagné par les trois hommes du camion blindé.

– Lequel d'entre vous conduisait le camion?

– C'est moi, répond le plus petit des trois.

– Monsieur Thivierge, si je me souviens bien.

– C'est ça.

– Vous souvenez-vous d'une fourgonnette *Ford*, de couleur rouge et qui serait entré en collision avec votre camion, lorsque vous avez fait votre livraison à l'université?

– Oui, mais je n'avais aucun dommage. De toute manière, mon camion était stationné et c'est en arrivant qu'il m'a accroché. Le gars m'a fait un signe de la main d'oublier ça, comme si ce n'était pas important. Je n'ai pas insisté. Par contre, j'ai noté cet incident dans mon livre de bord.

– Vous lui avez parlé?

– Non, il m'a simplement fait signe par la vitre. Vous connaissez nos consignes. Jamais je ne dois quitter le volant, surtout lorsque mes deux compagnons sont à l'intérieur du point de livraison. En fait, en aucun cas!

– Le chauffeur est donc venu près de votre portière, si je comprends bien.

– Non, il a reculé pour se dégager et m'a fait signe par sa vitre de portière. J'ai observé le pare-chocs de son camion et il ne semblait y avoir que des dommages très superficiels. Une égratignure, quoi!

– Actuellement, où se trouve votre camion?

– Au garage.

– Vous me dites avoir noté l'incident, y avez-vous inclus le numéro de la plaque d'immatriculation?

– Non, elle était trop sale pour parvenir à la noter.

– Pas même une lettre, un chiffre?

– Non. La manière qu'elle était garée, je ne pouvais rien voir.

– OK! Merci messieurs. Je m'excuse pour le temps supplémentaire que je vous ai obligé à faire, lance Carl en souriant.

Lorsque les trois hommes quittent son bureau, Carl s'entretient quelques instants avec l'enquêteur. Ce dernier est d'accord pour procéder à une vérification du camion de sa compagnie et de tenter d'y relever une trace de peinture quelconque qu'aurait pu laisser l'incident. Des instructions lui sont données et les deux hommes se serrent la main. Josiane et son patron reprennent le travail de vérification.

Une heure plus tard, l'enquêteur de Courtemanche confirme la présence de trace de peinture et il informe le privé qu'il en a fait un prélèvement qu'il lui fera parvenir dès que possible.

Vers dix heures le cellulaire sonne...

– J'écoute.

– Monsieur Carl Bouchard, s'il vous plaît.

– C'est moi. Que puis-je pour vous?

– Un patrouilleur a retracé un véhicule correspondant à la description dans l'affaire de l'université. Il demande votre présence sur le stationnement de Place Laurier. Maintenant que les magasins sont fermés, il nous a été plus facile de procéder à la vérification, prend soin de préciser le préposé.

– Dites-lui que, je serai sur place dans cinq minutes. Josiane, habille-toi, nous avons du boulot, viens. La police de Sainte-Foy a retrouvé le camion.

Le couple de privés arrive sur les lieux et n'a aucune difficulté à repérer l'auto-patrouille, dont les gyrophares sont allumés. Les deux policiers en uniforme sont à inspecter le véhicule. Carl s'identifie en s'approchant de ces derniers.

– Vous l'avez ouvert? demande-t-il aux deux patrouilleurs.

– Non. On vous attendait. Ce sont les instructions.

– Vous pouvez demander le service de l'identité judiciaire pour la prise des empreintes dans le véhicule, les prélèvements et les photos?

– C'est fait monsieur. D'ailleurs, les voilà justement, accompagnés d'un enquêteur.

– Laissons-les faire leur travail, nous verrons après. Ils s'y connaissent mieux que nous. Je serai dans ma voiture, faites-moi signe lorsqu'ils auront terminé.

– Je n'y manquerai pas, monsieur, dit le jeune policier.

Carl va rejoindre Josiane dans la *Cherokee*. Il commence à ressentir la fatigue de la journée. Heureusement, ce genre d'événement fournit l'adrénaline nécessaire à combattre la fatigue. Il ne fait aucun doute dans son esprit qu'il s'agit bien de la voiture utilisée par les auteurs du vol.

Des gants chirurgicaux, survêtements de travail d'une seule pièce ainsi qu'une arme de calibre 38 y sont retrouvés, sans doute oubliée par l'un des voleurs. Sous l'un des sièges avant, une bouteille de chloroforme est également récupérée, de même qu'un mégot de cigarette. Le Service de

police de la ville de Québec confirme le vol de la camionnette, ainsi que la plainte du propriétaire. Le vol de la *Ford* avait été rapporté deux semaines auparavant, alors qu'elle était en stationnement près d'un restaurant de la vieille capitale.

Une remorque est demandée sur les lieux, afin de remiser la fourgonnette de livraison au garage de la police. Des fouilles plus approfondies seront effectuées par les spécialistes. Avant qu'ils ne partent, Carl examine attentivement le coin du pare-chocs avant. Il remarque une trace de peinture de couleur foncée, pouvant provenir de l'incident avec le camion de la compagnie de sécurité.

– J'aimerais que des prélèvements d'échantillonnages de peinture et des photographies soient effectués à cet endroit, suggère Carl, aux gars du laboratoire.

Seuls les gars du labo ont parlé avec Carl. Pour sa part, l'enquêteur Dancause de la police de Sainte-Foy a agi comme si le privé n'existait pas. Après avoir quitté les lieux, Carl reconduit Josiane à sa voiture, laissée sur le stationnement du bureau de l'agence.

– Essaie de prendre une bonne nuit de sommeil. Je sens que la journée de demain sera encore aussi difficile.

Carl, de son côté, regagne son domicile, son luxueux penthouse de la Grande-Allée.

~

À son réveil, Carl s'habille et avale rapidement un jus d'orange. Il récupère son journal en sortant et sans tarder, quitte son domicile pour se rendre au bureau. Il est à peine sept heures trente. Pour lui, pas de congé de weekend, dimanche ou pas, il travaille. Il a encore passablement de lecture devant lui, avant d'aller s'enquérir du résultat des recherches à la police de Sainte-Foy. Il veut en savoir plus long sur les trouvailles des experts. Il est presque dix heures lorsqu'il se présente au bureau de Drolet qui ne semble pas de très bonne humeur. Il est pourtant accueilli avec un certain respect, sans pour autant être entièrement le bienvenu.

– Je pense qu'on a visé dans le mille Carbo, c'est bien la voiture qui a servi au vol. Vous aviez encore raison pour la trace de peinture sur le pare-chocs. Mes hommes ont contrôlé avec le proprio, sa voiture n'avait aucune marque de peinture à cet endroit avant le vol. En fait, c'est de la peinture couleur or ou bronze qui a été prélevée. À l'heure qu'il est, tout est en route pour le Laboratoire de Montréal. Nous devrions recevoir les résultats dans quelques jours, ou quelque semaines ce qui nous confirmera officiellement le tout.

– Non, lieutenant, nous ne pouvons pas attendre quelques jours. Je veux les résultats en après-midi demain, au plus tard.

– Là mon vieux vous charriez. Jamais vous ne les aurez. Je connais ces gars-là. Ils mettent tout sur la pile, chaque dossier doit attendre son tour. Il faudra patienter.

– Nous verrons, répond Carbo sans en dire davantage, il a sa petite idée en tête. En passant, lieutenant, vos gars ont fait du bon boulot hier soir. Je voulais le souligner.

– C'est aimable à vous, mais cela ne change en rien nos relations.

– Cessez de jouer à l'enfant, lieutenant. Je n'ai pas de temps à perdre et vous non plus. Nous ne sommes ni l'un ni l'autre en amour, mais bon sang, n'en faites pas une croisade. Je communique avec vous, dès que j'aurai d'autres nouvelles, lance Carbo en claquant la porte du bureau.

Installé dans sa voiture, Carl compose le numéro du Laboratoire de médecine légale et de police scientifique de Montréal, demandant à parler à son directeur, le Docteur Edward Robitaille. La réceptionniste insiste pour connaître le but de la communication, car l'homme ne travaille jamais le dimanche. Il n'hésite pas à lui souligner son association avec le Ministère de la Justice. La préposée l'informe que l'assistant directeur prendra l'appel à partir de son domicile. Elle lui demande de patienter quelques instants.

– Voilà monsieur Bouchard, vous êtes en communication avec le docteur Dupré.

Les deux hommes s'entretiennent et le directeur adjoint acquiesce à la demande et confirme que les résultats préliminaires seront disponibles dès le lendemain en après-midi, pour une bonne partie des éléments. Il recevra une confirmation téléphonique des expertises et les documents suivront.

– Vous savez monsieur, lorsque c'est nécessaire, nous sommes capables de répondre à la demande, dit le directeur adjoint, visiblement mal à l'aise dans sa voix.

– Je vous en remercie. Autre chose, j'aimerais que les résultats soient transmis par télécopieur à la Sûreté Municipale de Sainte-Foy, à l'attention du lieutenant Drolet.

Avant de quitter le stationnement, il compose un autre numéro sur son téléphone cellulaire.

– Pipo, demande Carl, à celui qui répond.

– Qui le demande?

– Un vieil ami qui aime bien lui donner du travail quand il en a besoin. C'était là, la phrase code de reconnaissance entre les deux hommes.

– C'est moi, monsieur.

– Tu ne devais pas t'attendre à mon appel.

– Non, pas vraiment. Il y a un certain temps que je n'ai pas eu de vos nouvelles. Je vous ai suivi dans l'histoire du meurtre des jeunes filles, mais pas plus que ça. Je suis un peu sorti du milieu, vous savez!

– Comment va ta blessure suite à la morsure de chien?

– Grâce à un bon ami, pas si mal. Il ne reste que les cicatrices des crocs. À mon âge, c'est plus long à guérir.

– J'ai besoin de toi, mais cette fois, ce n'est pas pour ta spécialité qui m'intéresse. Je voudrais que tu vérifies dans le milieu, concernant le vol à main armée à l'université. Je suis au dossier et j'ai besoin d'aide.

– Vous savez que je ne suis pas un mouchard, ce sera difficile.

– Je sais. Tout ce que je veux, c'est que tu répandes le bruit qu'un privé paiera jusqu'à 10 000 \$ de récompense, pour tous renseignements permettant d'arriver en contact avec l'un ou l'autre des auteurs. Tu t'y prendras comme tu voudras.

– Je peux essayer, mais je ne vous promets rien.

– Merci Pipo, j'apprécie. Salut!

Un premier jalon est planté. Dans les jours qui viennent, l'appât du gain fera son œuvre. Il reste à prendre des informations sur le chloroforme, qui a servi à maîtriser les employés de l'université. Il compose le numéro de téléphone privé d'Hélène, l'infirmière rencontrée quelques jours plus tôt.

– Hélène, je te réveille? demande-t-il, en entendant la voix endormie de la jeune femme.

– Oui, j'ai terminé mon travail à sept heures ce matin, mais qui parle?

– Carl Bouchard, ça te dit quelque chose?

– Bonjour, dit-elle, en riant et en modifiant aussitôt sa voix. Je ne t'avais pas reconnu.

– Ça m'apprendra à réveiller les gens.

- Ce n'est rien, je suis heureuse de te parler. Je me demandais si tu appellerais un jour.
- Il n'y a pourtant que deux jours que l'on s'est vu.
- C'est que je me disais que... maintenant que tu avais tes informations...
- Je ne t'ai pas invité que pour les informations. Tu vois, j'appelais pour t'inviter à souper. Qu'en penses-tu?
- Je ne veux pas que tu te sentes obligé.
- Allons, allons, ne dis pas de sottises. Où désires-tu aller?
- C'est toi qui invites, c'est toi qui choisis.
- Bon d'accord. Je passe te prendre vers vingt heures. Cela te convient?
- Je serai prêt. Pour l'instant, je dois dormir encore quelques heures.
- Passe quand même une bonne nuit, bye!

Il ne pouvait se contenter de l'intervention de Pipo, comme courrier pour répandre la nouvelle de la récompense. Un autre secteur très important du crime devait aussi être sensibilisé celui, de la prostitution. C'est pourquoi il contacte sa copine Ginette, la « *madame Claude* » des prostituées du Québec-Métro. Il la rejoint et elle se montre favorable à lui rendre ce service. Cependant, elle l'informe que cette fois, il devra payer pour ce genre d'informations qui sort de l'ordinaire, considérant le risque de faire une telle demande à ses employés.

Carl lui promet la somme de 1 000 \$, qu'il lui versera dans les heures qui suivent, histoire de lui montrer qu'il est sérieux, mais aussi qu'il apprécie son aide indispensable.

– Ne fais pas un voyage spécial pour ça. J'ai davantage confiance en toi.

Malgré tout, vers l'heure du souper, Carl se présente à la résidence de Ginette, où il est reçu par l'homme aux larges épaules qui, cette fois, ne s'opposent pas à le laisser entrer. Il accompagne le visiteur jusqu'au salon, où sa patronne est à prendre un verre, tout en feuilletant une revue de mode.

– Carl, quelle surprise, dit la femme, en réajustant sa robe de chambre.

– Comme tu vois, je tiens toujours parole.

– Je t'avais pourtant dit de laisser faire. Gilles laisse-nous, ordonne sur un ton autoritaire, la femme dans la cinquantaine.

– Voilà, dit Carl, en sortant une enveloppe de la poche de son veston. Il y a là ce que je t'ai promis. Je laisse à ta discrétion la manière de t'y prendre, mais j'ai besoin de la moindre information. Il est possible que quelqu'un se promène avec une somme d'argent inhabituelle et cherche à se payer une petite fête. Tu vois le genre?

– Tu me places dans une drôle de situation, jamais je n'ai fait ça auparavant. Pour les jeunes filles, ce n'était pas la même chose. Il n'y a que toi pour me faire agir de la sorte. Heureusement que je t'aime bien, dit-elle en s'approchant de lui au point qu'il sente sa volumineuse poitrine lui frôler le

bras. Tu sais que tu pourrais avoir ces informations gratuitement, si tu voulais.

– Je sais, mais je préfère que nous soyons de francs collaborateurs, plutôt que des amants infidèles. C'est beaucoup moins compliqué pour nous deux, ajoute-t-il, en l'embrassant sur les joues.

– J'adore ta franchise, mais si tu changes d'idée, je serai toujours là pour toi.

– J'apprécie et j'attends de tes nouvelles.

Carl quitte son précieux contact, heureux d'avoir pu ouvrir une autre source d'informations. Il n'a pas le choix de maintenir ce genre d'association pour son travail, car c'est souvent dans ce milieu que se trouve la clé qui, nombre de fois, fait la différence entre la réussite ou l'échec d'un dossier. Un indic préfère travailler avec un privé qui, au contraire des policiers, paye bien et ne demande jamais de reçu. Un autre facteur joue également en sa faveur : les collaborateurs savent qu'une fois inscrits dans les dossiers de la police, ils deviennent des cibles faciles et employées à toutes les sauces. Certains policiers poussent l'audace jusqu'à se servir d'eux comme appâts en infiltration ou comme témoins à la Cour. Leurs seuls buts, appliquer un coup plus important à un accusé qu'ils refusent de voir s'échapper.

Ayant opéré avec les deux systèmes, Carl préfère de loin celui de travailler librement, sans promesse ni menace. L'argent ouvre beaucoup plus de portes, même si quelquefois, il doit mettre un peu de pression sur certains

genres d'indics. Pour le privé, un circuit d'indics est d'une absolue nécessité du moins, c'est ce qu'il en pense.

Aux États-Unis, l'utilisation des informateurs ou indics est beaucoup plus répandue qu'au Canada. Il en est de même pour les délateurs qui, eux, sont reconnus par les Cours de Justice Américaine comme des témoins rémunérés et à qui on attribue une certaine valeur juridique. Alors que chez nous, cette politique judiciaire est peu exploitée, sauf dans quelques rares exceptions. Pourtant, chez certains hauts fonctionnaires du ministère, on croit en ce système et quelques-uns s'impliquent dans certains projets, mais combien prudent, doivent-ils être. Des policiers et des avocats du ministère ont, par le passé, payés le prix de leur participation à ce genre d'association. Comme récompense, ils ont été relayés aux oubliettes, ou à des postes inférieurs lorsque les choses ont tourné aux complications.

Un délateur devient souvent un fardeau pour le policier qui en a le contrôle, car il demande toujours davantage et, parfois, une certaine empathie s'établit entre eux. C'est quelquefois l'erreur première commise par le policier qui, voulant protéger sa cause, donnera toujours plus, sans nécessairement demander des instructions. Parfois aussi, les promesses, faites par les procureurs et le ministère ne sont pas toujours respectées et c'est vers le policier que le délateur se retournera. Il sait très bien que ce n'est pas le policier qui va le tirer de sa prison. Craignant de s'attaquer aux avocats qui auront manigancé pour lui, il fera retomber sur le policier toute sa colère, sa rage et sa vengeance.

Plusieurs policiers ont payé cher leur association avec un délateur. Ils avaient alors perdu de vue que ces hommes et ces femmes deviennent délateurs pour obtenir de la protection, des faveurs en prison et de l'argent pour eux et leur famille. Le délateur fera tout en son pouvoir pour obtenir davantage et parfois, il ira jusqu'au parjure éhonté pour augmenter sa paie. Un délateur est très souvent ou presque toujours, un criminel très bien renseigné dans le milieu. Il avance des faits qui éclairciront certains dossiers, se disant témoin ou complice direct ou indirect. Parfois, il inventera de supposées confidences, tout simplement pour se donner une plus grande importance, une crédibilité accrue et une meilleure récompense pour ses dénonciations. Alors, dans la fièvre de son enquête, le policier se laissera entraîner, se fiant à son délateur et, c'est ainsi qu'il s'impliquera dans le parjure de ce criminel qui lui, n'a rien à perdre, mais tout à gagner. Cependant, lorsque le délateur ne sera plus satisfait de son traitement et qu'on lui refusera quelque chose, il dénoncera à son tour le policier et les avantages qu'il aura obtenus de ce dernier, voulant gagner un maximum. C'est un cercle vicieux dont Carl préfère s'éloigner. Le risque d'être détruit ou souillé est trop grand pour le résultat qu'il procure. Il préfère payer et s'arrêter là.

~

Par téléphone, il avise Josiane qu'il ne retourne pas au bureau, mais il préfère lui en taire la raison, ne voulant surtout pas lui causer une peine

inutile. Il se rend directement chez lui, afin de se préparer pour le souper en compagnie d'Hélène, cette jolie infirmière qu'il a hâte de revoir.

Il se présente chez elle comme prévu à vingt heures pile, il sonne à la porte. Il est reçu avec un superbe sourire. Elle est encore plus belle qu'en uniforme blanc et son maquillage de bon goût apporte une tout autre beauté à ces yeux qui l'avaient conquis.

– Comment vas-tu?

– Je commençais à m'ennuyer toute seule.

– Je t'aurais prévenue si je n'avais pas pu être là.

Il l'observe discrètement lorsqu'elle monte dans la jeep. Il se fait d'une grande gentillesse, mais sans toutefois exagérer, choisissant de se conduire en vrai gentlemen qu'il est. Le couple est accompagné au salon privé du *Café de la Paix*, où un bouquet de fleurs attend sur le centre de la table, tandis qu'un seau à glace garde au froid le Champagne.

– Je vois que tu fais les choses en grand, salon privé, champagne, fleurs...

– C'est si peu de choses pour une jolie femme.

– Charmeur en plus, ce n'est pas désagréable. Je n'ai rien contre le fait de se laisser gâter par un homme de temps à autre.

– Je suis ravi de te l'entendre dire. Si nous buvions à cette charmante soirée? suggère-t-il.

La soirée se déroule à parler de choses et d'autres, du travail de l'un ou de l'autre. Lorsqu'elle veut engager la conversation sur la famille, il change rapidement de sujet, refusant de revenir sur les tragiques événements qu'il a vécus.

– Dis-moi, le chloroforme, qui peut se procurer facilement ce genre de chose?

– En ce qui nous concerne, seul le personnel attitré aux salles d'opération et le personnel d'anesthésie. Selon moi, tout est gardé sous clé. Je pense qu'il doit y avoir un certain contrôle, quoiqu'on ne l'utilise presque plus. Je me demande même s'il en existe encore dans tous les hôpitaux. Tu sais, les méthodes ont beaucoup changé et d'autres produits se sont retrouvés sur le marché. Ils sont plus stables et sans effets secondaires, donc plus sécuritaires et plus faciles d'emploi. Du moins, c'est ce que je crois. Remarque, que je ne suis pas une experte, je ne travaille jamais dans les salles d'opération.

– De toute manière, il se fait tard et je dois me lever tôt demain matin. Ça ne te fait rien si je te raccompagne tout de suite?

– Non, c'est comme tu veux, moi aussi je manque un peu de sommeil ces derniers temps.

Carl immobilise la rutilante jeep en face de l'immeuble où habite l'infirmière.

– Tu montes prendre un dernier verre ou un café?

– Non, je te remercie. J'apprécie, mais il faut vraiment que je te quitte. Il se penche vers elle et ils concluent cette première rencontre par un baiser passionné.

– Monte quelques minutes, je te promets que je ne te garderai pas longtemps.

– Je ne peux vraiment pas, excuse-moi.

– Tu ne sais pas ce que tu perds dit-elle, tout en refermant la porte.

Il quitte les lieux sans avoir succombé au charme fou de cette très jolie et intelligente jeune femme. Il fait partie de ces hommes qui ne peuvent coucher avec une femme dès la première rencontre. Tout d'abord, par respect pour la femme, mais aussi pour lui. De toute manière, pense-t-il, faire l'amour avec une femme lors d'une première sortie n'est certes pas aussi excitant que de le faire à la deuxième, à la troisième et même à la quatrième. Il a conservé ce respect de la personne. Il préfère apprendre un minimum sur sa partenaire. Les aventures d'un soir ne font pas partie de ses mœurs. Il refuse de s'engager à l'aveuglette.

C'est suffisant pour cette soirée, il préfère s'adonner au repos.

Partie 4

Après une bonne nuit de sommeil, Carl arrive au bureau, frais et dispos. Josiane lui remet une enveloppe, laissée à son attention par son client Courtemanche, sans doute déposée au cours de la nuit dans la boîte aux lettres. Il l'ouvre et examine avec une puissante loupe l'échantillon de peinture demandée la veille. À première vue, tout semble concorder. Il transmet des instructions pour que le prélèvement soit acheminé au laboratoire de Montréal dans le plus court délai. Heureux de cette nouvelle parcelle de preuve, il doit cependant quitter pour un rendez-vous pris la veille, avec le capitaine Luc Jacob du Royal 22^e régiment de l'armée Canadienne, stationné à la base militaire de Valcartier.

Après s'être identifié à la guérite de l'entrée de l'organisme fédéral, un laissez-passer de visiteur lui est décerné. On lui indique le parcours à suivre pour rejoindre le bureau du capitaine Jacob, officier responsable de la Police militaire.

Sur place, une jeune sous-officier en uniforme l'invite à patienter quelques minutes avant d'être reçu par son supérieur, expliquant que ce dernier a dû traiter une affaire urgente. Comme pour s'excuser de ce retard, la jeune militaire lui offre café et biscottes qu'il accepte avec plaisir. Il en profite pour jeter un œil sur son journal qu'il n'avait pas encore eu le temps d'ouvrir. À peine cinq minutes s'écoulent avant que le capitaine n'ouvre la porte de son bureau pour laisser sortir deux jeunes soldats, portant fièrement le bracelet de la M.P. (Police Militaire), les identifiant comme membres de la force policière de l'armée.

– Si vous voulez bien me suivre, monsieur Bouchard, l'invite l'officier de carrière à l'allure impeccable.

Une fois installé dans l'immense bureau qui sert également de salle de conférence, le capitaine Jacob allume une cigarette, après avoir pris une gorgée de café.

– Que puis-je faire pour vous? Monsieur Bouchard?

– Comme vous le savez, je suis enquêteur privé pour les Assureurs du Mouvement Desjardins. Je travaille présentement sur le vol survenu à l'Université Laval. J'irai droit au but. Je veux savoir d'où proviennent les deux douzaines de cartouches de gaz fumigènes et les masques à gaz retrouvés lors du vol à main armée? Voilà ce dont je parle, dit Carl, en extirpant d'un sac de papier une capsule noircie et un masque identifié au vert de l'armée, mais aussi à ses lettres.

L'officier prend les objets et les examine attentivement, avant de les déposer sur son bureau. Il décroche son téléphone...

– Caporal, apportez-moi le dossier 95221996. Il regarde à nouveau son visiteur et reprend. Nous avons eu l'an dernier, un événement qui impliquait la disparition de deux caisses de ces fumigènes, ainsi que six masques à gaz, dont celui que vous avez en main. Je le reconnais parfaitement, même si le numéro de série a été à demi effacé.

On frappe à la porte et celle qui avait reçu Carl quelques minutes auparavant, entre et remet une chemise de carton à son patron.

– Voilà, nos recherches n'ont rien donné, dit l'officier, après avoir consulté brièvement le dernier rapport. Nous soupçonnons des employés civils qui travaillent sur la Base, mais sans plus. Je regrette de ne pouvoir vous en dire davantage, monsieur Bouchard.

– Est-il possible d'obtenir la liste du personnel civil, capitaine? demande Carl, qui sait mettre l'officier dans une mauvaise situation.

– Si vous y tenez, mais ce sera long. Nous avons près de trois cents personnes qui travaillent ici et sur des périodes variées. Plus de la moitié sont des épouses ou des compagnes de nos militaires qui habitent sur la Base, alors que les autres viennent de l'extérieur. C'est sans compter les travailleurs et manœuvres qui s'occupent des réparations et de la construction des édifices. Il y a aussi les gens de l'entretien de notre circuit routier et j'en oublie certainement. Vous désirez toujours cette liste, monsieur?

- J'apprécierais capitaine, excluant bien sûr les épouses des militaires.
- Bien, laissez-moi quelques jours et votre carte. Dès que je l'aurai en main, je la ferai parvenir à la police de Sainte-Foy, pour que vous puissiez la consulter. De toute manière, ces derniers vont certainement me la demander.
- Entendu capitaine et merci de votre collaboration. En passant, je travaille conjointement avec la police de Sainte-Foy, ils seront très heureux de recevoir cette liste.
- Nous essayons toujours de collaborer, monsieur.

Carl se retire et quitte le terrain fédéral, content de ne pas s'être laisser passer un sapin. Il connaît suffisamment le système militaire, pour savoir que jamais le capitaine ne lui remettra le nom des suspects à son dossier ou des accusés s'il y a lieu. L'armée n'aime pas laver son linge sale en public et encore moins avec des civils.

Cette visite ne lui a rien apporté dans son enquête, si ce n'est la confirmation que les objets proviennent sans aucun doute de la Base. En regagnant sa jeep, il remarque le voyant lumineux de son téléphone cellulaire qui clignote, annonçant qu'il a un message en attente. Il communique aussitôt avec son bureau et Josiane lui fait part du message.

Il doit communiquer avec un certain numéro qu'elle lui transmet. Elle précise que l'individu a refusé de s'identifier. Sans perdre un instant, il compose le numéro 680-1813. Un répondeur s'enclenche aussitôt et la voix

l'invite à laisser son nom et numéro. Il répond à cette demande et au même moment, la ligne s'ouvre.

– Monsieur Carbo, j'attendais votre appel avec impatience. Venez me rencontrer dans une heure, angle boulevard Charest et rue Dorchester, j'ai quelque chose qui pourrait bien vous intéresser. N'oubliez pas d'apporter du liquide avec vous, ajoute l'homme en riant, sans toutefois donner son identité.

– Vous me reconnaîtrez facilement, je conduis une jeep *Gran Cherokee*, de couleur vert forêt.

– Je vous attendrai, monsieur, reprend la voix, toujours sans s'identifier.

Il connaît maintenant ce qui a servi à anesthésier les employés, l'endroit où l'on pouvait se le procurer, un hôpital, chose facile à déduire. Donc, sans aucun doute sorti par un employé d'une salle d'opération ou ayant accès au département. Il fallait aussi que ce soit quelqu'un de familier avec cette substance pour l'administrer, car il fallait nécessairement en connaître l'utilisation, ainsi que les risques rattachés à ce genre de produit. Considérant que cela nécessiterait un travail fou de faire de telles vérifications, il décide de communiquer avec le lieutenant Drolet, afin de lui transmettre cette suggestion. L'officier lui confirme que ses hommes sont déjà sur cette partie de l'enquête.

Carl a l'impression de tourner en rond dans ce dossier. Les choses ne vont pas comme il le désire. Trop de temps perdu inutilement. Il ne comprend pas qu'aucune information ne lui soit encore parvenue du milieu. Il y a bien

quelque part quelqu'un qui sait. Peut-être que son correspondant anonyme est le maillon qui lui manque. Du moins, l'espère-t-il. Presque trois jours et toujours rien de concret.

N'ayant pas en sa possession l'argent exigé par son mystérieux interlocuteur, Carl se dirige sans perdre un instant vers son bureau où il se munit d'une certaine somme qu'il retire de son coffre, souhaitant ainsi répondre aux aspirations de ce supposé collaborateur, si discret.

Il ne tarde pas à arriver sur les lieux du rendez-vous. Il a une certaine difficulté à se trouver un stationnement, mais il y parvient finalement. À peine vient-il d'arrêter son moteur qu'un individu qu'il ne connaît pas, ouvre la portière de droite.

– Vous êtes Carbo? demande l'inconnu dans la vingtaine, portant des verres de soleil et une casquette de hockey identifiée aux Canadiens de Montréal.

– Oui, se contente de répondre le privé, qui lui fait signe de monter.

L'inconnu prend place et commande de démarrer au plus vite. Ce que fait immédiatement Carbo, sans poser de question. Il roule sur le boulevard Charest, direction Ouest, attendant de nouvelles instructions de la part de son visiteur. Dès qu'il aperçoit l'usine de la Générale Électrique, le jeune homme fait signe d'entrer sur le stationnement.

– Arrêtez-vous ici entre ces deux voitures. Alors, c'est vous qui cherchez des informations sur le vol à l'université? lance le jeune homme, pendant que Carbo gare la jeep.

- Oui, se contente de répondre l'enquêteur privé.
- On m'a dit que vous étiez un ancien flic, c'est vrai?
- Oui, ça te dérange ? fais remarquer le privé.
- On m'a dit aussi que vous seriez prêt à payer très cher pour des informations, reprend aussitôt l'inconnu, sans prêter attention à la remarque.
- Si c'est positif, oui.
- Qu'offrez-vous?
- Ça dépend des renseignements et des suites.
- Personnellement, j'évalue ce renseignement à plusieurs milliers de dollars.
- Je préfère fixer moi-même le prix.
- Vous n'aurez ni mon nom, ni mon adresse et ne vous avisez pas de me suivre. J'ai votre parole?
- Je ne suis pas venu ici pour questionner, mais pour recevoir quelque chose. Où tu crèches je m'en fiche et ce que tu fais, je m'en fiche encore plus. Ce que je veux, c'est du solide et pas des suppositions.
- J'aime votre manière de voir les choses. Je pense que nous allons bien nous entendre.
- Je n'ai pas de temps à perdre et je paie en cash.
- On m'a dit que vous étiez réglo, je pense que c'est vrai.

– Si tu n'as pas confiance en moi, tu peux partir immédiatement. Ni vu ni connu!

– Je ne connais pas tous les noms de ceux qui ont commis ce vol, mais je crois en connaître un. Je gagerais mes culottes qu'il est relié de très près à cette affaire. Il a beaucoup trop d'argent liquide pour un gars comme lui.

– Qu'est-ce qui te fait dire ça?

– Un type qui s'est acheté une Corvette, alors qu'auparavant, il n'avait pas les moyens de se payer une *Chevette*. Ça s'est passé il y a trois jours, est-ce assez précis?

– Ça m'intéresse. Combien l'a-t-il payé?

– 39 000 \$, payé cash.

Carbo émet un sifflement en guise d'appréciation.

– À combien évaluez-vous ce renseignement, monsieur le détective?

– Je pense que... 2 000 \$ pour tout de suite serait un bon début. Si cela s'avère relié à ceux que je recherche, je te remettrai 3 000 \$ de plus.

– Bien. Vous avez l'argent?

Le privé se méfie de cet inconnu aussi précis. Il fouille dans la poche intérieure de son veston, pour en sortir non pas l'argent, mais un 9 mm qu'il pointe aussitôt vers son passager.

– Crois-tu que je sois assez idiot pour traîner autant d'argent sur moi, surtout lorsque je rencontre un inconnu?

– Monsieur, je joue ma vie dans cette affaire. Votre arme ne m'impressionne pas du tout. Je ne suis pas là pour vous voler, mais pour vous aider en vous donnant une information de premier ordre.

– Je voulais simplement vérifier avant de payer, c'est tout, dit Carbo, en rangeant son arme. Il ouvre le couvercle de la console et en retire une enveloppe dont il sort vingt billets de 100 \$, qu'il remet à son nouvel indic. La somme y est, maintenant accouche de tout ce que tu sais.

– Voilà, reprend le l'homme, en lui remettant un papier qu'il retire de sa poche, après y avoir dissimulé l'argent. C'est très agréable de faire des affaires avec vous et j'espère bien que le reste me sera remis tel que prévu.

Carbo regarde le papier et constate qu'il s'agit en fait, d'une photocopie du contrat de l'automobile Corvette. L'indic a pris soin de couper le nom du garage, croyant ainsi éviter d'être retracé, mais Carl sait très bien qu'avec le numéro du contrat, il peut facilement être informé à qui cette série de documents a été assignée par la Régie de l'assurance automobile du Québec.

– J'oubliais! Monsieur Carbo, un petit renseignement gratuit cette fois. Attention, quand vous vous approcherez de cet individu, ça pourrait bien vous sauter à la figure. Ce gars-là a fait du « *Pen* » pendant plusieurs années et ce n'est pas tout à fait un enfant de chœur.

– Laisse-moi m'arranger avec ça, c'est mon problème maintenant. J'ai l'habitude. Ne t'en fais surtout pas pour moi.

– En passant, vous pouvez toujours me rejoindre sur le répondeur. J'oubliais! Ce n'est pas 3 000 \$ que je veux en surplus, c'est 5 000 \$.

– Si l'information est bonne, je paierai. Tu devras attendre que je vérifie à fond tes informations. C'est une question de jours et peut-être plus.

– Je n'y vois pas d'inconvénients. On m'a dit que vous n'aviez qu'une parole, je vais donc m'y fier. Maintenant, ramenez-moi au lieu du départ.

Quelques minutes de route suffisent et le jeune homme descend de voiture, saluant de la main sa nouvelle source de revenus. Pour Carl, une nouvelle corde vient d'être accrochée à son arc. Celle-là est majeure, si les informations s'avèrent exactes, bien sûr. Il considère cet apport hors norme en si peu de temps. S'être adjoint un indicateur de ce calibre, c'est un véritable cadeau du ciel.

Il doit maintenant tenter de localiser la Corvette rouge et son nouveau propriétaire. L'adresse du boulevard Neilson à Sainte-Foy doit être vérifiée sans retard. Seul le numéro civique figure sur le contrat, pas de numéro d'appartement. Pourtant, il se retrouve devant un édifice à loyers multiples, trente-six unités et pas de Corvette rouge sur les stationnements. L'a-t-on induit en erreur ou sur une fausse piste?

Il patiente quelques minutes et profite de l'arrivée d'une jeune femme qui se dirige vers l'entrée pour lui emboîter le pas. À l'intérieur, sur le panneau des casiers de la poste, il tente de localiser le numéro d'appartement relié au nom de Pierre Deschêne. Il vérifie une à une les petites plaquettes d'identification, mais aucune ne porte le nom recherché. D'ailleurs, la

plupart n'ont tout simplement pas de nom. Il n'a d'autre choix que de ressortir et d'attendre dans sa voiture, se résignant à reprendre sa surveillance. Il doit patienter jusqu'à l'arrivée de la Corvette et cela risque d'être long.

Carl est confortablement installé dans sa jeep. Malgré la noirceur qui descend sur la ville, il a quand même une bonne vue d'ensemble sur les véhicules qui entrent sur les deux stationnements.

Bientôt vingt heures et toujours pas de Corvette à l'horizon. Il contacte Josiane pour prendre des nouvelles du bureau et surtout pour passer le temps en parlant à quelqu'un. Il doit interrompre sa conversation au bout de quelques minutes, car la voiture qu'il attend fait son entrée. La vitre de la portière du chauffeur étant teinté trop foncée, il ne peut identifier la personne au volant. La chance joue en sa faveur. Il descend de voiture et marche lentement vers la porte de l'immeuble. Sans se méfier, le nouvel arrivant ouvre la porte et la retient pour permettre à Carl d'entrer. Le privé choisit de prendre l'escalier et commence à monter en tenant compte de la vitesse de l'ascenseur. Au rez-de-chaussée, personne ne descend, par contre, son homme sort au second étage. Le privé observe par l'entrebâillement de la porte conduisant dans le couloir, alors que le suspect quitte l'ascenseur. Aussitôt descendu, l'homme marche avec souplesse jusqu'à la porte du numéro vingt-sept. Maintenant, il sait où loge son oiseau.

Deschêne est un homme dans la trentaine, cheveux blonds bouclés, bien bâtis, genre séducteur, mais sans-le-sou. Il qualifie ce genre d'individu de « *plaqué or ou synthétique* ». Ceci qui explique qu'il circule dans ce genre de voiture, en hiver. La presque totalité des propriétaires de ce genre de véhicule sport le remise en hiver pour ne pas les abîmer, mais aussi pour la difficulté à les manier sur des surfaces enneigée ou glacée dues au faible espace entre le pavé et le dessous de la voiture surbaissée.

Satisfait, il quitte l'immeuble. Il se dirige vers un comptoir-lunch repéré plus tôt, dans un petit centre commercial, situé à peu de distance de l'endroit. Il commande un repas rapide pour emporter et regagne sa jeep où il reprend sa surveillance. Il est maintenant prêt pour une longue période d'attente.

Deux heures s'écoulaient avant qu'il n'aperçoive à nouveau le conducteur de la Corvette. La *Gran Cherokee* enfile aussitôt derrière. Il n'a pas à le suivre bien longtemps, car la voiture sport pénètre rapidement sur le stationnement de Place Sainte-Foy. Carl, immobile dans la jeep, observe où se dirige son homme. Il aurait dû s'en douter : le restaurant-bar très populaire, *Le Bonaparte*. Jouant de prudence, il descend à son tour de voiture et entreprend de suivre Deschêne, qui maintenant, pénètre à l'intérieur du club très fréquenté.

Carl entre et prend place au comptoir du bar, où il commande aussitôt un *Johnnie Walker*. De cet endroit, il peut tout à loisir observer son suspect, qui déjà, a rejoint trois autres hommes. Carl ne peut s'approcher davantage du

groupe et se contente de garder un œil discret sur eux. L'un des trois compères jette un œil un peu trop fréquent dans sa direction, ce qui a pour effet de le rendre mal à l'aise. Par prudence, il choisit de quitter les lieux.

« *Pourquoi ne pas aller jeter un coup d'œil à l'appartement numéro vingt-sept, pendant que son locataire est absent?* » pense-t-il. Il ne tarde pas à débarquer sur place. Sans aucune difficulté, il ouvre la porte principale en utilisant son petit attirail de serrurier, souvenir acheté à Los Angeles lors de son dernier voyage. C'est maintenant au tour de la porte du numéro vingt-sept : encore un jeu d'enfant. Dans la place, il fouille dans tous les coins et recoins. C'est dans la chambre à coucher qu'il met finalement la main sur un puissant pistolet calibre 44 magnum nonchalamment dissimulé sous le matelas. Il photographie l'arme et choisit de la laisser en place. Dans la poche d'un veston, il découvre un petit calepin manuscrit, dans lequel, plusieurs noms et numéros de téléphone sont inscrits. Il en profite pour retranscrire une certaine partie des inscriptions. Poursuivant une fouille minutieuse, seule la salle de bain n'a pas été visitée. Il jette un œil sur les vêtements sales, déposés dans la malle à linge qu'il renverse sur le plancher. Surprise ! Un sac en tissus. Il s'empresse de l'ouvrir et une somme d'argent qu'il estime à 10 000 \$ s'y trouve, parfaitement reliée par des élastiques. Encore une fois, il photographie et replace le tout. Il a trouvé ce qu'il cherchait et décide de quitter les lieux.

Il n'a plus de doute, Pierre Deschêne fait partie du groupe des gars qui ont commis le vol à l'université. Au volant de sa jeep, Carl s'engage sur le

boulevard Neilson, mais ne se rend pas compte qu'un camion le suit de près. Alors qu'il circule à peine à trente kilomètre–heure, un violent choc se produit. La *Gran Cherokee* est brutalement heurtée par l'arrière et du même coup projetée sur le trottoir. La jeep, poussée avec force, s'immobilise brutalement sur un amoncellement de neige et de glace, à deux cheveux de se renverser. Sous le choc, Carl, qui n'est pas retenu par la ceinture de sécurité, est projeté vers l'avant. Il se heurte violemment le front contre le volant et pendant quelques secondes, il est abasourdi, mais il se sent tirer par le bras. Deux hommes, la tête recouverte de cagoule, le sortent rapidement de son véhicule et le poussent brutalement contre la paroi. Quatre bras solides le retiennent sans lui donner la moindre chance de se libérer.

– Salut l'écornifleur. Comme ça, tu aimes fouiner dans l'appartement des gens qui sont absents. Que cherchais-tu chez moi, maudit sale? Je t'ai aperçu dans le portique de mon immeuble, puis je te revois au *Bonaparte*. Je répète une dernière fois ma question, que faisais-tu dans mon appartement?

– Je ne sais pas de quoi vous parlez, répond Carl, encore secoué et surpris par cette rapide intervention.

À peine a-t-il terminé sa réponse, qu'une suite de solides coups de poing s'abattent sur lui, l'atteignant au visage et au corps.

– Tu réponds où nous t'amenons faire un petit tour avec nous. Je te jure que lorsque j'aurai terminé avec toé, tu ne seras pas beau à voir. Que faisais-tu chez moi? insiste à nouveau l'homme masqué.

– Vous faites erreur. Je vous l'ai dit, je ne suis pas allé chez vous.

– Fouille-le, crie un des gars.

Rapidement Pierre Deschêne sort le porte-monnaie de Carl. Il y retrouve la carte d'identité de l'enquêteur privé. Aussitôt, plusieurs coups s'abattent cruellement sur le visage et le thorax du privé qui ne peut se protéger, toujours solidement retenu par les deux autres complices.

– Alors tu es un de ces pourris de privé de mon cul. Tu te prends pour un super flic. Qu'est-ce que tu fouiniais chez moi?

– Qu'est-ce que vous faites là? crie soudainement une voix d'homme, provenant d'une maison voisine. Lâchez-le, j'ai appelé la police.

– On va se revoir mon chien sale. Si jamais tu remets les pieds chez nous, tu es un homme mort. Tu as compris espèce de tas de merde? ajoute, l'homme masqué, en le frappant à nouveau au sternum. Lâchez-le, on s'en va, intervient un compagnon.

Carl, le souffle coupé, aussitôt libéré par les deux gars qui le retenaient, s'écroule au sol. Il a de la difficulté à respirer et souffre atrocement. Une douleur aiguë se fait sentir à chacune de ses respirations. Il entend le bruit d'une sirène de police qui approche, mais tout devient noir.

Les premiers policiers sur les lieux demandent une ambulance qui, quelques minutes plus tard, arrive en hurlant. Inconscient, Carl est transporté au Centre Hospitalier du CHUL, pendant que la jeep est remorquée à la fourrière municipale.

Partie cinq

Carl ouvre les yeux pour la première fois depuis son hospitalisation alors qu'il fait jour. Il tente de se lever, mais la douleur le fait renoncer. Sa tête le fait atrocement souffrir, ainsi que le côté gauche du thorax. Il constate qu'on lui a installé un soluté, en plus de lui avoir posé des bandages très serrés autour de la poitrine. Il attrape la sonnette de service et l'enfonce à fond. Quelques instants plus tard, une infirmière, bâtie comme une armoire à glace, se présente à son chevet.

– Alors, on est réveillé, dit-elle de sa voix rauque.

– Qu'est-ce que je fais ici?

– On vous a transporté en ambulance hier soir. Vous étiez en très mauvais état. C'est comme si les gros chars vous étaient passés sur le corps. Vous avez deux côtes de fêlées, pour le reste, ça va se cicatriser avec le temps.

– Donnez-moi mes vêtements, demande avec peine, Carl.

– Non, je regrette. Vous devez d'abord attendre que le médecin passe vous voir et signe votre sortie avant de nous quitter. Il y a aussi la police qui veut vous voir avant votre départ. On m'a dit que vous aviez des armes à feu en votre possession. Est-ce vrai?

– Vous n'auriez pas quelque chose pour le mal de tête? demande Carl, sans répondre à la question de son ogresse d'infirmière.

– Je vous apporte ça dans quelques instants.

– J'aimerais bien pouvoir appeler mon bureau.

– Dans quelques minutes, vous pourrez le faire, Monsieur Bouchard. On a bien essayé cette nuit, mais nous n'avons pas eu de réponse, ni à votre résidence ni à votre bureau.

– Je vis seul. Pourriez-vous vérifier si Hélène Couture travaille aujourd'hui?

– Oui monsieur. Votre humble servante va faire tout ça pour vous, dit l'infirmière, en quittant rapidement la chambre, malgré sa forte corpulence.

Lorsqu'Hélène fait son entrée, Carl est finalement parvenu à prendre une position assise sur son lit.

– Carl, mais qu'est-ce que tu fais là? dit-elle, d'un air surpris et décontenancé.

Pendant que l'infirmière jette un coup d'œil rapide au dossier suspendu au pied du lit...

– J'ai eu un petit accident hier soir, mais tout va bien maintenant. Je t'expliquerai plus tard.

– Je ne peux pas rester longtemps, j'ai beaucoup de travail ce matin. On se revoit bientôt?

– Tu as mon adresse, passes me voir à la maison. J'y serai jusqu'à demain matin sans faute dit-il, en se forçant pour grimacer un sourire.

– D'accord, à ce soir. Je serai là vers dix-neuf heures.

Au moment où Hélène quitte la chambre, elle évite de justesse une collision avec Josiane qui entre en coup de vent.

– Carl mon chéri, que s'est-il passé? dit Josiane, les larmes aux yeux.

– Ce n'est rien, ne t'en fais pas, je ne vais pas mourir. C'est juste un petit accident banal. Aide-moi à m'habiller, s'il te plaît.

Josiane se serre contre lui et appuie sa joue mouillée de larmes contre le visage de Carl.

– Ne t'en fais pas, petite sœur, je n'ai rien de grave. Maintenant, sèche tes larmes et passe-moi mes vêtements. Je dois sortir d'ici avant de devenir fou. J'ai toujours détesté les hôpitaux. Je suis incapable de vivre plus longtemps dans ce système.

– J'ai eu si peur. J'ai appelé chez toi, sur ton cellulaire, enfin, partout et pas de nouvelles de toi. Personne ne t'avait vu.

– Maintenant, ça suffit, aide-moi.

De peine et misère, il réussit à se vêtir, s'accordant un peu de répit après quelques instants. Chaque mouvement lui demande un effort, il doit reprendre son souffle. Alors qu'il boucle la ceinture de son pantalon, Josiane attend pour l'aider à enfiler ses bottes. C'est à ce moment que le médecin fait son entrée.

– Vous avez meilleure mine que cette nuit. Prenez ça pour vos maux de tête. Comment va la respiration?

– Ce n'est pas encore la grande forme, mais ça va aller docteur. Puis-je partir?

– Pour les deux prochaines semaines, aucune activité, le repos complet. Vous allez devoir porter ce soutien protecteur en permanence. C'est un peu raide, mais ça vous aidera. Quant aux points de suture au-dessus de votre œil et à la lèvre, passez en clinique externe, on vous les enlèvera dans une dizaine de jours.

– Je ferai comme vous dites, Doc et merci encore.

Josiane aide son patron à s'installer dans un fauteuil roulant qu'un infirmier vient à peine de laisser près de la porte de la chambre. Carl se laisse transporter ainsi, sans protester. Elle immobilise le fauteuil près de la porte qui mène à l'extérieur, le temps d'aller chercher la voiture.

Ils arrivent au penthouse du sixième étage, moins de trente minutes plus tard.

– Tu veux que je reste avec toi?

– Non, ça va aller. Tu as du travail au bureau. Occupe-toi de ma jeep. Tu la fais ramener au garage, on a dû la remiser à la fourrière de Sainte-Foy. J'irai y jeter un coup d'œil plus tard. Demande que les réparations soient effectuées le plus rapidement possible. Avise l'assurance et informe aussi Drolet. Il voulait me voir avant ma sortie de l'hôpital. Ses gars ont confisqué mes armes. On a dû le manquer de peu. Dis-lui que je passerai le voir demain en avant-midi. Je vais te préparer mon rapport sur enregistrement et je te le ferai parvenir.

– Tu veux que je reste pour te préparer quelque chose à manger?

– Cesse de me prendre pour un enfant, je peux très bien me débrouiller, lance Carl, d'une voix qui montre son impatience. Je te remercie, mais je préfère vraiment rester seul. De toute manière, les restaurants se fendent en quatre pour la livraison.

– Comme tu voudras, reprend Josiane, déçue par le ton de son ami et patron. Elle aurait bien aimé l'aider davantage et demeurer près de lui durant ce moment difficile.

Ne fais pas cette tête d'enterrement, j'ai juste besoin de récupérer un peu. Viens là, dit Carl, en lui ouvrant les bras. Il la serre prudemment contre lui, caressant d'une main ses cheveux. Ça va aller, je ne voulais pas te faire de peine. Dans cet état, je préfère être seul, c'est tout. Maintenant, rentre au bureau et téléphone à Tantie. Explique-lui, mais n'entre pas dans les détails, veux-tu?

– Bon, bon, je fais ce que tu veux. C'est toi le patron après tout, se résigne, bien malgré elle, Josiane.

Elle quitte le penthouse sous le regard peiné et coupable de Carl. Il ferme la porte derrière elle et décide d'aller s'étendre un peu. Incapable de trouver le sommeil, il se lève et entreprend de dicter son rapport. Comme promis, il le fait livrer à son bureau par un courrier. La douleur l'incite à prendre un calmant, ce qui lui permet de dormir près de deux heures.

À son réveil, étendu sur son lit, il ne peut s'empêcher de repenser à Josiane. Il regrette d'être obligé de jouer au chat et à la souris avec elle, mais a-t-il le choix? Il refuse de lui faire de la peine.

Il est dix-huit heures, lorsque le cadran-réveil sonne. Il a juste le temps de se rafraîchir avant l'arrivée d'Hélène. Il compose le numéro de *La Boustifaille* et commande un souper pour deux. La sonnerie de la porte de l'ascenseur se fait entendre au moment où il s'apprête à allumer le foyer. Elle fait son entrée, encore plus belle que les autres fois.

– Alors comment va mon patient? demande-t-elle, en riant. Elle l'embrasse sans lui donner le temps de répondre.

Carl veut lui donner le change, mais la jeune femme se défile adroitement.

– Je vois que tu es en meilleure forme que je ne croyais.

– Maintenant, que j'ai mon infirmière privée, je me sens déjà capable de gravir une montagne.

Avec sa compagne, il fait le tour du propriétaire après s'être servi un verre de champagne. Comme convenu avec le traiteur, le souper est livré à vingt heures, à la grande surprise d'Hélène qui s'attendait à préparer elle-même un repas léger.

Vers vingt-deux heures alors qu'ils terminent le vin, Carl suggère...

– Tu aimerais prendre un bain-tourbillon, bien chaud?

– Pourquoi pas, répond Hélène, en dégrafant sa robe, qu'elle laisse choir sur le tapis, découvrant de séduisants dessous.

Carl l'entraîne avec lui et, la prenant par la taille, ils marchent jusqu'au bain, qu'il met en fonction. Délicatement, il aide sa compagne à retirer ses derniers vêtements, dégrafant le mini soutien-gorge, effleurant du bout des doigts la pointe des seins de la jeune femme. Elle enjambe le rebord du bain et se laisse descendre lentement sous l'eau, riant comme un enfant du plaisir qu'elle en retire. Elle tend la main à son compagnon, l'invitant à la rejoindre, ce qu'il ne tarde pas à faire, dès que son bandage protecteur est retiré. Une bouteille de vin blanc très sec est déposée dans un seau à glace. Il l'ouvre. Il s'amuse à en laisser couler une infime quantité sur la poitrine de la jeune femme, qui se prête à ce jeu en criant. Il la rejoint en lui présentant un verre et ils demeurent ainsi près d'une heure à s'échanger des caresses. Leurs sens s'enflamment et ils ne tardent pas à quitter les douceurs de l'eau tourbillonnante pour joindre leurs corps sans prendre le temps de se sécher. Carl, qui a tout prévu, invite sa compagne à s'allonger sur un large drap de bain. L'un contre l'autre, ils échangent la chaleur de

leurs corps. Avant qu'ils ne s'engagent dans l'acte ultime, Hélène s'applique à enfiler un préservatif que lui remet son compagnon. Dans les instants qui suivent, la fougue qu'ils ont retenue si longtemps éclate et les transporte dans l'euphorie de leur union physique.

Il est près de trois heures du matin lorsqu'Hélène décide de quitter le domaine de son compagnon. Ils sont épuisés. Carl veut reprendre le travail dès lendemain. Avant de se retirer, l'infirmière s'applique à refaire le pansement au thorax et embrasse avec chaleur son partenaire. Elle le quitte, en lui promettant de reprendre cette agréable expérience.

Dès qu'il pose la tête sur l'oreiller, Carl s'endort, heureux d'avoir partagé avec cette femme magnifique avec qui il a beaucoup d'affinités.



Carl arrive à son bureau, un peu après neuf heures, à la grande surprise de Josiane, qui se lance presque sur lui, ne pouvant retenir sa joie de le revoir en si bonne forme. Son œil est encore enflé, tout comme ses lèvres qui ont reçu quelques coups, mais dans l'ensemble, il n'y paraît pas trop, surtout avec les lunettes teintées qu'il porte.

– Ne t'en fais pas, je vais bien. J'ai du travail à faire et ça ne peut pas attendre. Tu as confirmé avec Drolet?

– Oui. Tu peux passer quand tu voudras au cours de la journée.

– Bon, j'ai quelques papiers à vérifier et je vais aller lui rendre visite. Je veux surtout récupérer mes armes et mon matériel qu'ils ont retirés de la jeep. Par la suite, je vais passer au garage pour constater les dommages et décider ce que j'entends faire avec ça. Je devrai peut-être l'échanger.

Trente minutes plus tard, il est en route vers les bureaux de la police de Sainte-Foy où, pour la première fois, on ne le fait pas attendre. Il est introduit dans le bureau du lieutenant.

– Ouf! Ceux qui ont fait ça ne vous ont pas fait de cadeaux, lance l'officier, en grimaçant.

– Comme vous pouvez le constater, je ne suis pas mort. C'est l'un des inconvénients d'être un privé. Vous autres policiers, personne n'oserait vous faire subir pareil traitement, sans en payer le prix fort et je sais de quoi je parle quand j'affirme ça.

– Dites-moi, Carbo, qui sont les gars qui vous ont passé à tabac?

– Je n'en sais rien. Je n'ai pas eu le temps de voir qui que ce soit.

– Je m'attendais bien à une réponse de ce genre de votre part. Nous n'avons pas encore retrouvé le camion qui est entré en collision avec votre véhicule. Notre témoin, celui qui vous a sans aucun doute sauvé la vie, ne nous a donné qu'une vague description. J'aurais bien aimé vous dire que nous les avons arrêtés, mais malheureusement, ce n'est pas le cas. De toute manière, je sais que je perds mon temps à vous questionner. Vous êtes trop entêté ou trop fier pour demander notre aide.

– Je vous crois, lieutenant, mais ce n'est pas tout à fait pour les bonnes raisons. Il ne me reste qu'à poursuivre l'enquête, en reprenant où je l'ai laissée. Je vous tiens au courant. J'oubliais, je voudrais récupérer mes armes, si vous n'y voyez pas d'inconvénients.

– Les voilà. J'aimerais vous poser une question.

– Demandez toujours, lieutenant.

– Pourquoi le silencieux?

Carl sourit et répond...

– Tout simplement pour ne pas déranger la police, quand je me sers de mon arme, lance Carl, avec un sourire.

– Vous pouvez rire, mais un jour...

– Lieutenant, vous n'allez pas recommencer avec vos menaces. Je vous en prie, je commence à peine à vous apprécier.

– Vous êtes incroyable, on vous tape sur la gueule et vous avez encore le courage de faire de l'humour. Je ne vous comprendrai jamais. Ah! J'oubliais! Je ne sais pas comment vous avez fait, mais j'ai reçu les résultats du laboratoire par télécopieur, hier en fin d'après-midi. Les informations sont assez vagues, mais elles nous aideront un peu. La peinture provient d'un produit GM, de couleur or. C'est tout ce qu'ils ont pu en dire en si peu de temps. Quant au reste, les gaz et les masques sont d'origine militaire et des cheveux ont été prélevés à l'intérieur de l'un d'eux. Ils nous ont transmis la couleur, mais ils n'ont pas eu le temps d'en faire les analyses

sanguines. Pour ce qui est de l'arme, le numéro a été altéré à l'acide, il va falloir du temps pour le récupérer. Il reste les cigarettes, c'est comme pour les cheveux, pas eu le temps, disent-ils sur le rapport.

– C'est déjà beaucoup, fait remarquer Carl. En passant, je suis allé à la base militaire. Le capitaine, responsable de la police, va vous transmettre une liste à mon attention. Jetez-y un œil. Je ne vous conseille pas de perdre votre temps avec ça, vous devez connaître les militaires aussi bien que moi. Pour la collaboration avec les autorités civiles, on peut repasser.

Les deux hommes se quittent et pour la première fois, par une poignée de main, après que Carl ait récupéré ses deux armes. C'est Émile Drolet qui s'est avancé pour proposer le geste, à la grande surprise du privé qui est ravi de cette initiative.

Carl regagne la Z 28 et passe au garage. En constatant l'état de son véhicule, il n'a aucune hésitation à l'échanger. Il refuse de posséder un véhicule accidenté. Une autre *Cherokee* est sélectionnée et lui sera livrée en fin de journée, dès que le système cellulaire aura été transféré. En quittant le garage, il décide de reprendre les choses où il les a laissées, sur Pierre Deschêne. Il a des comptes à régler avec cet homme.

Partie six

Carl fait une première passe sur les deux stationnements du boulevard Neilson. Malgré ses recherches, il n'arrive pas à localiser la voiture sport de Deschêne. Il rentre chez lui, histoire de modifier un peu son apparence, mais surtout pour compléter son équipement, en y ajoutant quelques éléments essentiels. Avec ce qu'il a en tête, il ne peut plus se payer le luxe de commettre une autre erreur, son état physique ne le lui permet pas.

Son attirail installé et sa veste pare-balles bien dissimulée sous ses vêtements d'allure sportive, il monte dans la Z 28. Lorsqu'il prend place sur le stationnement face à l'appartement de Deschêne, le jour tombe et la noirceur ne tarde pas à envahir le ciel, même s'il est à peine dix-sept heures trente. La Corvette rouge est à nouveau sur place. Il n'a aucune difficulté à repérer la lumière de l'appartement no 27. Deschêne est chez lui.

Après une demi-heure d'attente, impatient, Carl décide de passer à l'action, en allant rendre une visite de courtoisie à son agresseur. Les autres locataires commencent à revenir du travail et il en profite pour entrer avec

l'un d'eux. Il passe lentement devant le 27, puis revient sur ses pas. L'oreille collée à la porte, il écoute. Tout ce qu'il entend, outre une musique douce, c'est le bruit de l'eau, sans doute la douche. « *Heureusement que l'insonorisation n'est pas très bonne* », pense-t-il.

En une fraction de seconde, il trafique la serrure et ouvre lentement la porte. Il ne s'est pas trompé. Il entend clairement couler la douche, pendant que Deschêne chantonne une ballade. Passant par le salon, pistolet 9 mm en main, il avance lentement dans le couloir qui mène vers la salle de bain. Deschêne est encore sous l'eau, il ne semble pas l'avoir entendu. Il est tout près de la porte au moment où l'eau cesse de couler. Il voit nettement Deschêne sortir du bain en s'essuyant. Le miroir embué ne permet pas à l'homme de voir derrière lui. Il enfle sa robe de chambre en ratine blanche et sèche ses cheveux sans interrompre sa mélodie.

– On ne bouge plus mon ami. Tu mets gentiment tes mains derrière ton dos, très gentiment. Il ne m'en faudrait pas beaucoup pour que je te loge une de ces balles dans le corps et crois-moi sur parole, je n'hésiterai pas.

Deschêne tente d'attacher sa robe de chambre encore entrouverte, mais lorsqu'il entend le claquement de la culasse de l'arme, il réalise qu'il vaut mieux ne pas poursuivre son geste. Les yeux fixés sur le miroir qui s'éclaircit lentement, il peut maintenant distinguer en partie celui qui le menace. Du coup, il pose son regard sur le silencieux au bout du canon de l'arme. Il sait qu'il n'a pas intérêt à faire un geste qu'il pourrait regretter.

– Tiens, monsieur le privé. À ce que je vois, la leçon ne t'a pas servi.

– Ça n'a aucune importance. Place tes mains derrière le dos, ordonne, Carl.

Deschêne obéit bien malgré lui, tout en vociférant des insultes à l'endroit de son visiteur.

– Pour le moment, c'est moi qui tiens l'arme, alors tu fais comme je dis ou l'un de tes genoux pourrait bien exploser. Tu as eu ta chance avec moi et tu n'as pas su en profiter. Maintenant, c'est à mon tour. La vie est comme ça, mon vieux, un jour on gagne, un jour on perd.

– J'aurais dû te tuer, espèce de tas de merde.

– Je pense en effet que tu aurais dû, mais tu ne l'as pas fait. À genoux et vite, dit Carl, en appuyant le canon du silencieux sur la nuque de l'homme qui s'exécute aussitôt en maugréant.

En quelques secondes, il se retrouve les deux mains attachées derrière le dos par un puissant *tie wrap* en nylon.

– Maintenant, tu te lèves lentement et tu te retournes tout aussi prudemment. Allez, on avance vers ta chambre. Allonge-toi sur le lit, ordonne sèchement Carl.

– Qu'est-ce qu'on fait, t'as envie d'abuser de moi? dit en riant, Pierre Deschêne.

– Ne t'en fais pas, j'ai d'autres projets pour toi. Nous allons avoir une très longue conversation tous les deux.

– Tu te fourres un doigt dans l'œil jusqu'au coude, tu ne sauras jamais rien de moi, surtout pas un hostie de privé pourri.

Sans perdre un instant, Carl lui assène un violent coup du revers de la main, surprenant Deschêne qui bascule sur le lit.

– Tu vas voir que j'ai beaucoup d'imagination quand je veux savoir. Je ne me contenterai pas de te donner quelques claques comme tu as fait quand tes amis me retenaient. Nous allons être dans la même situation sauf que c'est moi qui vais poser les questions. Je peux t'assurer que tu vas parler.

– Laisse-moi aller à la salle de bain, j'ai envie de pisser.

– Si tu as envie, tu te retiendras ou tu le feras sur ton lit. Comme tu m'as presque cassé deux côtes, je ne suis pas en mesure de te donner la correction que tu aurais méritée. Au même moment, Carl lui administre un solide coup de coude au creux de l'estomac, obligeant Deschêne à se replier sur lui-même. Maintenant, tu vas me raconter le vol de l'université. Je t'écoute.

– Tu ne sauras rien de rien, même les flics n'osent pas m'arrêter. Tu peux en profiter, je sais où te retrouver. Je sais aussi où trouver ta petite copine qui demeure à la Tour des champs. On l'a suivie hier soir en quittant ton bureau. Elle est si mignonne.

Carl ne peut retenir son geste, son poing gauche part pour atteindre Deschêne directement à la mâchoire. La puissance qu'il a déployée en entendant le nom de Josiane lui a donné une poussée d'adrénaline qu'il n'a pu retenir. Pendant que son suspect bascule encore une fois sur le lit, il se tient les côtes à deux mains, la douleur est presque insupportable. Pendant

qu'il retrouve la régularité de sa respiration, Deschêne dort paisiblement, assommé par le coup reçu avec autant de force.

Après quelques minutes, Deschêne émet un premier râlement et ouvre lentement les yeux. Il crache son dentier qui tombe sur le lit en deux morceaux couverts de sang.

– Ça ne fait que commencer mon ami, dit calmement, Carl.

Un violent coup de crosse dans les côtes, suivi d'un autre solide coup de poing au visage frappent encore. La lèvre inférieure de Deschêne se fissure sous le choc, laissant s'échapper un filet de sang.

– N'oublie pas que nous avons tout notre temps et que plus tu vas attendre pour parler, plus ça va faire mal. Nous allons voir si tu es aussi courageux que tu le prétends. J'aime beaucoup connaître la limite de la souffrance d'un homme comme toi.

– Maudit bâtard, t'es un homme mort. J'ai des amis qui vont se faire un plaisir de te faire la peau.

– Comme tu le sais, je me nomme Carbo et je suis un privé qui enquête sur le vol à l'université. Je sais que tu y es mêlé, tu as beaucoup trop d'argent pour un gars qui sort du *Pen*. Imagine-toi que j'ai trouvé ton bas de laine, mais il me manque plusieurs millions.

– Vous voulez de l'argent, je peux vous en donner plus que vous n'en avez jamais vu.

– L'argent ne m'intéresse pas, j'en ai plus qu'il ne m'en faut. J'ai un travail que j'aime, je suis très bien payé pour le faire et je dois donner des résultats à mes clients. Je respecte les lois quand c'est nécessaire et je les transgresse quand c'est nécessaire, ce qui me fait dire que je pourrais bien de tuer. Je suis aussi un ancien de l'antigang, alors je connais bien les gars de ton espèce. Vous êtes capables de faire souffrir n'importe qui, mais en même temps, vous êtes incapables de supporter la souffrance. Aussitôt que quelqu'un vous fait bobo, vous devenez pires que des animaux ou vous vous plaignez comme des enfants. Vous vous octroyez tous les droits, n'en laissant aucun aux autres.

– Depuis quand des privés comme toé font ce genre de job?

– Depuis que je suis là. Maintenant, assez parlé de moi, je t'écoute, qu'as-tu à me dire?

– J'ai rien à dire, tu peux faire ce que tu voudras.

Plusieurs claques retentissent au visage de Deschêne, dont la tête bascule de gauche à droite sans arrêt. Avec beaucoup de difficulté, Carl soulève son suspect qu'il installe sur le pied du lit. Sa blessure le fait atrocement souffrir, mais il doit poursuivre son travail. Une fois que l'homme a repris son souffle, il reçoit aussitôt un autre solide coup de poing au visage qui le fait encore une fois basculer sur le dos et repartir dans les bras de Morphée. Il ne bouge plus, sans doute a-t-il perdu connaissance...

Carl en profite pour reprendre son souffle. Il n'est vraiment pas en condition de faire ça, mais il a commencé, il doit terminer, même s'il déteste

frapper quelqu'un d'attaché. Il sort un couteau et coupe le *tie wrap* qui retient les poignets ensanglantés de sa victime. C'est à ce moment que le téléphone sonne. Après trois coups de sonnerie, le répondeur s'enclenche et le correspondant livre son message. « *Ti-Pierre, cé Claude. Le gars de l'autre soir cé t'un ancien flic. Fais attention, on dit que cé un dangereux. Salut, on se voit au Bonaparte ce soir, comme prévu* », dit la voix de l'homme.

Carl regarde sa montre, déjà dix-neuf heures et son client commence à reprendre connaissance. À demi assis sur le rebord du bureau triple, il actionne le chien de son arme et pointe vers Deschêne.

– Maintenant c'est terminé, assez joué. Tu parles ou tu crèves. Personne ne sait que je suis là. J'espère que tu comprends ce que ça implique, sinon t'auras plus jamais l'occasion de t'en soucier. Tu sais, pour une ordure comme toi, la police ne fera pas grand cas d'un meurtre, surtout après ce qu'ils auront trouvé chez toi. L'enquête est généralement très vite faite. On va rapidement mettre ça sur un règlement de comptes. Des armes comme ça, j'en ai quelques-unes et je pourrai m'en débarrasser facilement et sans laisser de trace.

– Ne me fais pas chier, je sais très bien que tu ne peux pas me tuer.

C'est à ce moment qu'il se rendit compte qu'il avait les mains libres.

– Pas de gestes insensés où tu pourrais le regretter. J'attends toujours ta réponse.

– T'es un homme mort si tu me laisses vivant, moé j'hésiterai pas à te tuer.

Pour toute réponse, Carl tire un coup de feu qui passe à quelques centimètres de la jambe droite de Deschêne qui ferme les yeux. La sueur ruisselle aussitôt sur son front, alors qu'il se cache le visage de ses mains.

– T'es complètement fou, finit-il par dire, voyant que l'autre ne tirait plus.

– La prochaine fois, essaie de penser où tu vas la recevoir. Tu as quinze secondes pour y réfléchir. Je commencerai peut-être par les deux genoux ou les deux coudes, ou encore les deux mains. Je compte...

– Va chier, espèce de chien sale, tu sauras rien.

Sans attendre, Carl tire un second coup et cette fois la balle arrache une profonde trace de chair sur le mollet de Deschêne, qui hurle de douleur alors que le sang coule.

– Arrêtez, j'va tout vous dire.

– J'en suis très heureux, je t'écoute.

Pierre Deschêne fait le récit de toute l'histoire, expliquant la participation de ses associés et la sienne. Carl a pris soin de mettre en fonction son magnétophone. Les confidences s'échelonnent sur environ cinquante minutes et une fois que tout est terminé...

– Cé quoi que tu vas faire de moé?

– Je ne sais pas, j'y réfléchis. Maintenant, lève-toi et passe à la salle de bains pour mettre quelque chose sur ta blessure. Je ne voudrais pas que tu claques au bout de ton sang, j'ai encore besoin de toi. Pas de mouvements que tu pourrais regretter, sinon tu ne sentiras plus jamais la douleur.

– Vous en faites pas, je sais quand je suis coincé.

Carl ne sait vraiment pas quoi faire du criminel, le laisser sur place immobilisé ou le remettre à la police de Sainte-Foy. Dans ce deuxième cas, comment Drolet prendrait-il la chose? Après tout, Deschêne n'est pas en si mauvais état. C'est là son meilleur choix. Il prend son cellulaire et compose le numéro privé du lieutenant. L'officier répond lui-même.

– Lieutenant, c'est Carbo, je peux vous voir au 3760 boulevard Neilson, appartement 27? Venez avec un couple de vos gars, j'ai un petit cadeau pour vous.

– J'espère que ce n'est pas une farce sinon, vous le paierez très cher.

– Ne me faites pas rire, ça me fait mal quand je ris. Allez, je vous attends.

– Alors, vous m'avez vendu aux flics si j'ai bien compris.

– Tu ne pensais tout de même pas que j'allais te laisser libre, tu rêves ou quoi? J'ai d'autres de tes copains dont je dois m'occuper, tu ferais mieux de t'habiller avant qu'ils n'arrivent.

Surveillant étroitement le canon du 9 mm, Deschêne s'habille lentement, cherchant désespérément une chance de fausser compagnie à son geôlier. Pourtant, cette chance ne se présente pas et il doit prendre place sur le sofa du salon, les mains bien en vue. À peine dix minutes plus tard, on sonne à la porte. Carl se lève tout gardant son arme pointée sur Deschêne et répond sur le système *interphone* de l'appartement.

– Police, ouvrez-nous.

Il déclenche la serrure automatique de la porte d'entrée, puis déverrouille celle de l'appartement. Il suffit de quelques secondes pour que les deux policiers en civil se pointent à la porte du no 27.

– Police, crie le premier, en poussant la porte de son pied.

– Ça va, je suis Carbo, c'est moi qui ai communiqué avec le lieutenant Drolet.

– Donnez-moi votre arme, le lieutenant décidera ce qu'il en fait.

– Je veux bien, mais surveillez ce gars comme il se doit, sinon votre lieutenant va vous botter le cul messieurs, lance ironiquement Carl.

Pendant ce temps, le second policier installe les menottes aux poignets, déjà fort amochés de Deschêne.

– C'est vous qui avez fait ça?

– Non. C'est un *tie wrap* qu'il a essayé de briser.

Au moment où il termine sa phrase, Émile Drolet fait son entrée.

– Qui est cet homme? questionne, le vieux policier, en s'adressant à Carbo.

– Je vous présente Pierre Deschêne, un des gars qui a commis le vol à l'université. Venez avec moi.

Les deux hommes se dirigent vers la salle de bain et Carbo montre l'argent caché dans la malle à linge, puis dans la chambre à coucher, il soulève le matelas et exhibe le gros 44 magnum.

- Vous avez là une infime partie de l'argent de poche de notre ami. Vous trouverez aussi une Corvette sur le stationnement. Elle a été achetée avec une autre partie de l'argent volé. Quant au reste, j'ai une vague idée où il se trouve. Je vous le ferai savoir dès que je l'aurai retracé.
- Que vous a-t-il dit?
- Pas grand-chose, j'ai bien essayé, mais je ne suis pas en très bonne forme. Peut-être vous en dira-t-il plus long.
- Vous ne connaissez même pas ses complices? demande le policier d'un air surpris.
- Non pas vraiment, j'ai pourtant une vague idée.
- Et vous me tiendrez au courant, s'empresse de reprendre le lieutenant.
- Vous avez tout compris. En passant, j'aimerais bien récupérer mon arme, un de vos gars me l'a confisquée.
- Vous avez tiré avec, dit le policier en reniflant le canon.
- Oui, accidentellement dans le matelas, vous allez pouvoir retrouver les plombs en cherchant un peu.
- Les plombs... combien d'accidents avez-vous eus?
- Seulement deux, lieutenant, légitime défense.
- Venez, allons nous occuper du moineau qui nous attend. Nous allons fouiller cet appartement de fond en comble.

Carbo salue les policiers après avoir récupéré son 9 mm. Il descend par l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée. Deux policiers en uniforme se tiennent devant la porte de sortie. Il s'identifie, mais on le retient, le temps de vérifier avec le lieutenant qui, quelques secondes plus tard, donne le feu vert.

Dans la Z28, il profite de quelques instants de repos. Le plus difficile reste à faire : coincer les autres complices. Il écoute l'enregistrement des aveux de Deschêne et décide d'aller rendre visite à un certain infirmier qui, selon Deschêne, termine son travail à vingt-trois heures à l'hôpital Saint-François. Pour celui-là, la chose sera plus facile, il n'est pas un criminel du même acabit. Il n'est en fait qu'un simple sympathisant qui n'avait pas vraiment eu le choix de participer. Personne du groupe n'avait voulu jouer avec le chloroforme, préférant s'occuper de l'argent. On l'avait obligé à demeurer à son travail, pour ne pas éveiller les soupçons.

Carl se présente à l'urgence de l'hôpital et tout de suite on lui montre du doigt Raymond Dionne, l'infirmier. L'homme est occupé à prodiguer des soins à un blessé léger. Le travail terminé, le privé s'avance. En voyant l'étranger, Dionne a un moment de panique, mais il ne peut fuir, se trouvant adossé à une civière dans la petite pièce de deux mètres sur deux.

– Que voulez-vous?

– Je suis détective privé et tu vas me suivre bien sagement. Tu n'as aucune chance de t'en sortir, Deschêne t'a vendu. Je pense pouvoir t'aider si toutefois toi tu m'aides.

– Ça pouvait pas durer. J'aurais jamais dû participer à cette maudite affaire de fou.

– Viens! Nous allons nous rendre à mon bureau et parler de tout ça en mangeant un bon lunch. Avise ton patron que tu dois quitter.

L'infirmier se dirige vers le médecin de garde et lui parle tout bas. Ce dernier se tourne vers Carl et hausse les épaules en signe d'impuissance. Les deux hommes se rendent dans le vestiaire réservé aux employés et une fois habillé, Dionne suit le privé qui toutefois, garde la main droite sur son arme. Il ne sait quoi penser de la soumission rapide de l'infirmier.

– Rends-toi à la Z 28 noire sur ta droite, ordonne, Carl.

L'infirmier obtempère et se retrouve dans la voiture qui démarre aussitôt vers Sainte-Foy. En cours de route, Carl rejoint Josiane par téléphone cellulaire et lui demande de se rendre au bureau. La jeune femme accepte sans poser de question.

Ils arrivent presque au même moment. La secrétaire est à déverrouiller la porte, au moment où les deux hommes débouchent dans le large couloir.

– Tu n'as pas perdu de temps, fait remarquer Carl.

– Je m'apprêtais à sortir faire une promenade lorsque tu as téléphoné.

– Nous allons en avoir pour quelques heures. As-tu mangé?

– Oui!

– Tu veux bien nous commander quelque chose?

Raymond Dionne refuse l'offre, mais Carl a une faim de loup. Son déjeuner est drôlement loin. Dionne fait montre d'une grande nervosité en fumant cigarette sur cigarette, tout en se mordillant les ongles. De son côté, le privé ne veut pas commencer l'interrogatoire avant d'avoir mangé. Il doit aussi laisser le temps à Josiane d'installer le système audio-vidéo. Il est presque vingt-deux heures trente lorsqu'ils débutent.

Dionne est avisé que tout ce qu'il dira sera enregistré. Il ne s'y oppose pas, préférant ce procédé à l'interrogatoire de la police.

– Allons-y avec le commencement : si tu me racontais comment tu as été recruté.

– Tout a commencé au *Billard 500* sur le boulevard de la Canardière. J'y allais pour jouer aux cartes, voir des amis et prendre une bière. J'y étais assez connu et la plupart des gens savaient que j'étais infirmier. Enfin, presque tout le monde se connaît là-bas. Un soir, quelqu'un m'a proposé de lui sortir du valium et d'autres pilules de ce genre. Au début, il ne voulait qu'une petite quantité et plus ça allait, plus il en demandait. Après, ce fut des seringues et tout ce qui s'ensuit. Un matin, il est arrivé chez moi avec quelqu'un qui avait été blessé légèrement par un coup de feu. J'ai été obligé d'intervenir et j'ai reçu 1 000 \$ pour le service rendu.

– Quand as-tu été approché par le groupe de Deschêne?

– Il y a environ cinq mois. Au début, Pierre m'a demandé quelque chose pour endormir quelqu'un pour une heure environ. Je leur ai proposé le chloroforme parce que j'en avais chez moi et de toute manière, tous les

autres produits anesthésiques sont sous haute surveillance. J'ai accepté et en retour il me remettrait 50 000 \$. Je devais moi-même m'en servir sur une job qu'ils avaient organisée. Après avoir accepté tout ça, la frousse m'a pris et je suis parti deux semaines en vacances. J'en savais trop sur eux, je ne pouvais plus reculer. Un soir, ils m'ont conduit sur le chemin Sainte-Foy, chez un dénommé Saint-Germain, un de leurs chums. Là, il y avait les armes, les fumigènes, etc. Ils n'entendaient plus à rire. Je n'ai donc pas eu d'autre choix que de participer au vol.

– Qui étaient les autres gars?

– Il y avait Denis Saint-Germain, Pierre Deschêne, Jean-Guy Amyot et Claude Pinault. Les deux derniers viennent juste de sortir du *Pen* de Port-Cartier.

– Tu les as revus depuis le vol?

– Juste une fois. Pierre m'a rencontré et m'a remis 10 000 \$ en me précisant que j'aurais le reste une fois que les journaux cesseraient de parler de l'affaire. Je lui ai téléphoné aujourd'hui, pour qu'on se voie ce soir. Vous pensez bien que j'ai lu tous les journaux aussi. Lorsque j'ai appris qu'il s'agissait d'une somme de 3 000 000 \$ et plus, je voulais demander un paiement plus important pour ma participation.

– Qui dirige le groupe?

– C'est Claude Pinault. Ce gars-là est un fou, un malade. Il vient de sortir d'un dix-huit ans de pénitencier, il en a fait huit en tout. Aujourd'hui, il est

prêt à n'importe quoi pour survivre. Deschêne est sorti depuis plusieurs mois et il est encore en conditionnelle. C'est Saint-Germain et Deschêne qui ont tout planifié pour Pinault et Amyot. C'est pour ça qu'ils sont encore dans le coin, les libérations conditionnelles les surveillent de près, pour encore quelques mois. Après ça, ils partiront. Je ne sais pas où. Saint-Germain lui, c'est le beau-frère de Pinault, pas très brillant et pas très dangereux, mais fortement dérangé par les drogues.

– Qui t'a raconté tout ça?

– C'est Pierre, il les connaît depuis plusieurs années, il a fait du temps avec eux.

– Tu sais où se trouve l'argent?

– Non, vous pensez bien qu'ils ne m'ont rien dit.

– Maintenant, raconte-moi comment s'est déroulé le vol?

– Pierre s'est occupé des fumigènes. Il a plusieurs amis dans l'armée canadienne et ils en ont sorti une pleine caisse. Pour le camion, c'est Amyot qui l'a volé, je ne sais pas où. Les armes, c'est Pinault.

– Qui était le contact à l'université?

– Ils n'en ont aucun. Pierre y a déjà travaillé comme livreur pour une compagnie de papier à photocopies et autres fournitures. Il faisait la livraison à l'université et il croisait souvent le camion de Sécur. Les gars ne s'attendaient pas à trouver autant d'argent, j'en suis certain. Pierre avait parlé de deux à trois cent mille. Vous pensez bien qu'ils devaient être fous

lorsqu'ils ont compté l'argent. Il m'a dit que les gars étaient très nerveux d'avoir tout cet argent et qu'ils tueraient pour le protéger. Je sais qu'ils voyagent entre l'appartement de Pinault et un chalet qu'ils ont loué à un de leurs amis ou parents. Il se pourrait bien que l'argent y soit, je n'en sais rien, je vous le jure.

– Comme tu le sais, Deschêne a été arrêté ce soir par la police de Sainte-Foy. Nous allons devoir coincer les trois autres assez rapidement. Maintenant, continue.

– Pinault a des notions d'électronique qu'il a apprises au *Pen*. C'est lui qui a neutralisé la fermeture électronique. Les fumigènes, c'est Pierre qui les a utilisés, et moi, le chloroforme.

– C'est Pierre qui a placé les fumigènes dans la ventilation du pavillon DeKoninck?

– Oui, puis il est venu nous rejoindre. Il avait installé des panneaux à différents endroits pour empêcher les gens de venir nous déranger. Vous savez, c'est facile d'entrer dans le département des chaufferies. Avec son uniforme de livreur, il passait partout sans se faire poser de question. Il connaît bien les corridors qui relient les pavillons, il s'y est rendu à plusieurs reprises.

– De quel genre d'armes disposent-ils?

– C'est pas ce qui manque et ils semblent s'y connaître drôlement. Ils ont deux mitraillettes et des revolvers avec toutes les munitions nécessaires.

– Écoute, j'ai quelque chose à te proposer. Je devrai cependant faire confirmer par les gars de la police de Sainte-Foy et par un procureur du ministère de la Justice.

– C'est quoi? S'informe nerveusement l'infirmier.

– Devenir le témoin vedette ou, si tu préfères, un témoin à charge. Ceci implique que tu devras rendre témoignage à la demande du procureur du ministère.

– Et ça va me rapporter quoi?

– Pour l'instant, je n'en sais rien. Tu vas rester ici pendant que je ferai les démarches, si tu es d'accord évidemment. Tu dois me faire la promesse de ne pas causer de problèmes à Josiane. Toutefois, pour ton information, elle est excellente au tir.

– D'accord, monsieur Carbo, j'ai confiance en vous.

Carl ne prend tout de même pas de risque, il préfère attacher son témoin à charge en lui liant les mains derrière le dos. « *Mieux vaut être prudent* », dit-il à Josiane, qui aura cette fois à tenir son arme dans des circonstances qui seront tout autres. Le fait qu'elle soit habile avec une arme, ne fait pas qu'elle puisse tenir en joue quelqu'un pendant des heures. Une simple distraction et c'est terminé. Carl le sait. C'est pourquoi il ne veut prendre aucun risque. Ce n'est pas une question de confiance, mais une question basée sur l'expérience. Josiane le comprend et accepte ses explications, sans se sentir frustrée.

Pendant que Carl se rend aux bureaux de la police de Sainte-Foy, il repasse le travail accompli et se félicite de s'être retrouvé avec des spécialistes, mais pas si professionnels que ça. C'est d'ailleurs ce qui explique les grossières erreurs commises tout au cours de cet audacieux vol qui a rapporté beaucoup trop à des criminels pas si grands que ça.

Partie sept

Il est à peine huit heures du matin. Carl se présente aux bureaux de la police de Sainte-Foy, à peine quinze minutes après avoir terminé la déclaration de Dionne. Malgré la fatigue qui approche de l'épuisement, il entend tenir parole et régler sans attendre le cas de son délateur. Il est reçu par le lieutenant Émile Drolet, comme jamais il ne l'a été depuis la première rencontre dans cette affaire. Certains des hommes de Drolet le saluent de la main au passage. En quelques minutes, il résume son idée à l'officier qui se montre emballé. Ce dernier contacte sans perdre de temps le procureur du ministère et obtient illico un rendez-vous dans l'heure qui suit. Les deux hommes partent ensemble en direction du Palais de Justice, dans le même véhicule, soit la Z 28 de Carbo.

– Alors, si j'ai bien compris vous avez une proposition à me faire, dit le procureur. De quoi s'agit-il?

– Je ne veux pas jouer au chat et à la souris, dit Carl. Je vais donc en venir aux faits directement.

La discussion se poursuit pendant presque deux heures entre les quatre hommes, le procureur en chef s'étant joint au groupe. Ils en viennent finalement à une entente, entérinée sur tous les points par le grand patron. Il ne reste plus qu'à faire accepter le plan à celui qui est le principal intéressé, Dionne lui-même.

De retour à son bureau, Carl retrouve un Raymond Dionne qui ne tient plus en place, marchant en rond dans la petite salle. Il a les nerfs à vif, n'ayant d'autre chose à penser que les prochaines dix années de sa vie, qu'il devra sans doute passer en prison. Aussitôt qu'il entend la voix de Carl, il s'avance nerveusement...

– Ça n'a pas marché, n'est-ce pas?

– Qu'est-ce qui te fait dire ça? demande le privé.

– Je n'en sais rien. J'ai toujours été malchanceux et ce ne serait pas la première fois que je paierais pour les autres. Vous voulez bien me détacher, j'ai les poignets en sang. C'est très douloureux.

– Eh bien cette fois, ça va marcher. On en est venu à une entente qui va te plaire. À toute fin pratique, c'est certainement mieux que dix ou vingt ans de prison, lance Carl en coupant les deux courroies de nylon.

– Allez-vous enfin m'expliquer de quoi il s'agit?

– Ce qu'ils proposent est simple. En fait, des accusations seront portées contre toi, mais ton procès ne se tiendra pas avant que tous tes autres complices soient condamnés. Aussitôt que ce sera fait, tu passes en Cour et

le juge, tenant compte de ta collaboration, ordonnera une détention d'une durée d'un an, à purger dans un endroit hors du Québec.

– Ça veut dire quoi concrètement, hors du Québec?

– Ce qui veut dire que nous te localiserons dans une autre province, sous une autre identité. Nous te trouverons un travail et tu ne passeras qu'environ trois mois en prison. Par contre, tu pourras sortir de jour pour te rendre à ton travail. Par la suite, toujours selon ta conduite, tu seras libéré sous la surveillance d'un agent de probation pour une période de trois ans. Après ça, tu pourras faire ce que tu voudras, soit revenir au Québec, ou bien rester là-bas. De mon côté, je crois que tu ne devrais pas revenir avant au moins cinq ans. Tu as beaucoup de famille?

– Non. J'ai une sœur qui ne veut pas vraiment que je lui rende visite. Son mari et moi, nous ne sommes pas en très bons termes. On s'est déjà tapé sur la gueule. Lorsqu'ils vont apprendre ce que j'ai fait, leur porte me sera fermée à jamais. Je n'aurai donc plus de raisons de revenir.

– C'est absolument parfait. Qu'en penses-tu?

– Ai-je vraiment le choix?

– Dans la vie, on a toujours le choix, fait remarquer Josiane. Ou bien rester dans notre merde ou bien en sortir une fois pour toutes. On a toujours le choix entre deux choses, pas les machines...

– C'est d'accord. Je vous fais entièrement confiance.

– Bon! Les détails précis te seront communiqués au fur et à mesure que les événements se présenteront. Pour le moment, tu seras sous la protection de la police de Sainte-Foy et il en sera ainsi pour toute la durée des procédures. Ensemble, nous choisirons un endroit que nous garderons secret.

– Pourquoi pas la Gaspésie! J'ai toujours rêvé d'y demeurer un jour, suggère Raymond Dionne.

– Nous verrons avec le lieutenant Drolet. Pour l'instant, je te conduis à lui. Ils te logeront dans un motel de la banlieue, en attendant que les choses soient prêtes à être mises en branle. Quant à moi, j'ai d'autres chats à fouetter. Dis-moi une dernière chose? Tu sais où se trouve le chalet?

– Non. Je ne sais pas, c'est Saint-Germain qui en a fait la location.

– OK! Allons-y. Josiane, tu viens avec nous.

Le trio se rend comme prévu à la centrale de police de Sainte-Foy. Malgré une certaine inquiétude, Dionne accepte de demeurer avec les policiers.

Pour Carl, le travail n'est pas encore terminé, loin de là. Deux criminels instables et dangereux, plus un drogué, se trouvent encore en liberté, sans tenir compte des trois millions de dollars qui sont encore bien loin de lui.

– Je suis très fière de toi, Carl. Tu as réussi un tour de force, dit Josiane, heureuse de la bonne marche des événements.

– Ne vends pas la peau de l'ours avant de l'avoir tué, rien n'est encore terminé, tu sais. Je te laisse au bureau, j'ai beaucoup de pain sur la planche.

Saint-Germain, Amyot et Pinault ne se rendront pas aussi facilement que Dionne.

– Fais attention, tu n'es pas en très grande forme à ce que je sache, tu n'as pas dormi depuis vingt-quatre heures. Sois prudent. Je... pourrais peut-être t'accompagner!

– Présenté sous cet angle, ai-je le choix? Je ne peux quand même pas attendre d'être en excellente forme, sinon il ne restera plus rien si jamais une indiscretion est commise. Les trois autres vont s'inquiéter, lorsqu'ils ne verront pas Deschêne et Dionne se pointer. Allons-y!

Carl rentre chez lui, il doit changer de vêtements et se munir de son attirail complet pour ce travail particulier à effectuer. Il se dirige vers la petite pièce secrète bien dissimulée dans son luxueux penthouse. Il y accède en entrant pas la garde-robe de sa chambre. Il se retrouve devant tout un éventail d'armes, les unes gardées comme objets de collection, alors que d'autres sont fonctionnelles. Il recharge son 9 mm muni du silencieux puis ramasse un calibre 12 semi-automatique, dont la longueur du canon est juste à la limite permise par la loi. Il complète le tout, en y incluant toutes les munitions nécessaires. Il endosse sa veste pare-balles, prenant soin d'en apporter une pour Josiane. Le puissant fusil est démonté en deux pièces et placé dans un porte-documents, spécialement conçu à cet effet. Tout ce qu'il espère, c'est que Saint-Germain se trouve seul chez lui, sinon les choses pourraient se gâter plus vite qu'il ne l'espérait. D'autant plus que Deschêne

et Dionne font partie des absents du monde en liberté. Il ne fait aucun doute que les trois autres doivent être sur leurs gardes.

Lorsqu'ils se présentent à l'adresse remise par Dionne, Carl est nerveux. Il n'a pas vraiment le choix d'agir, mais il espère que dame chance l'abrite encore sous son aile protectrice. Il frappe à la porte du no 9, tout en se plaçant de biais, évitant ainsi le petit hublot de contrôle. Josiane est derrière lui, arme à la main.

– Qui est là? demande une voix hésitante.

– Je suis une amie de Pierrot. Il m'envoie vous remettre un message.

– Qui me dit que c'est vrai?

– Il sait que vous le cherchez parce qu'il n'est pas allé au *Bonaparte* hier soir. Il est obligé de se cacher sans pouvoir sortir, du moins pour quelques jours. Vas-tu me laisser là encore bien longtemps? J'ai pas que ça à faire, moi. Tu ouvres ou je fiche le camp.

– Attends ciboire! Chu pas encore habillé, répond enfin l'homme.

Carl dissimulé tout près, adossé contre le mur, entend la chaîne de sécurité tomber sur la porte, puis le loquet se déplacer.

– Alors, ça vient, crie Josiane, en voulant ajouter de la pression.

– Cris..., t'es pas dans le feu, reprend l'homme, visiblement très nerveux.

Aussitôt que la porte s'entrouvre, Carl fonce et pousse la porte à sa pleine ouverture, bousculant du même coup Saint-Germain à demi vêtu. Josiane le met aussitôt en joue.

– Tu es malade ou quoi? demande le privé, en regardant l'homme au visage blême debout devant lui.

Saint-Germain n'en croit pas ses yeux, la surprise est de taille.

– J'attendais pas de visite, c'est toute.

– T'as sniffé toute la nuit, c'est bien ce que Pierrot pensait.

– Vas-tu falloir vous faire un dessin. On a cherché Pierrot toute la nuit, où il est?

– Pinault et Amyot sont là? demande Carl, tout en jetant un rapide coup d'œil dans la pièce.

– Non, chu tout seul. Ils sont partis, répond Saint-Germain qui tremble de tout son corps en fixant l'arme de Josiane.

– Où étais-tu toute la nuit? Pierrot a cherché à te rejoindre.

– Pis à part ça, c'é qui c'te bonne femme-là qui ose me menacer?

– C'est mon garde du corps, fais pas attention à elle. Je sais où est Pierrot et c'est pour ça que je suis ici.

– Garde du corps mon cul, oui. Cé l'monde à l'envers, une bonne femme garde du corps. Fais chier. Tu veux une bière? offre, Saint-Germain en se dirigeant vers le réfrigérateur, ne sachant trop quoi dire ou faire.

– Non, ce que je veux c'est bien plus, dit Carl en marchant dans la direction de son hôte. Surtout, tu t'assois et pas un geste de trop, sinon ma bonne femme comme tu dis, va te faire une jolie petite boutonnière quelque part sur ton petit corps.

L'air ahuri de l'homme donne presque envie de rire aux deux privés. Saint-Germain, apeuré et surpris à la fois, se laisse choir sur le sofa. Il n'a pas vraiment le physique de l'emploi du grand voleur spécialisé. La pièce principale de son appartement reflète bien sa condition de drogué. Tout y est sens dessus dessous : canettes de bière, cendriers remplis à ras bord, vêtements éparpillés un peu partout, vaisselle et chaudrons sales, aliments traînants sur la table de la cuisine et du salon.

– Té qui toé? demande l'homme qui ne sait plus où mettre les bras.

– Je suis celui qui va sauver ta peau avant que les autres ne te tuent.

– Pourquoi y voudraient m'tuer? Vous êtes malade! Faites-moé pas chier, réussit à articuler Saint-Germain.

– C'est Pierrot qui m'a dit qu'il devait se débarrasser de toi. Tu deviens trop gênant pour eux, avec tes folies de drogué. Sans compter qu'avec ta disparition, leur part va augmenter.

– Comme ça, t'es venu pour me zigouiller? J'vous cré pas, mon beau-frère me ferait pas ça.

– Avec trois millions de dollars, il peut se permettre bien des choses, même me charger de te faire disparaître.

– Vous êtes pas un chum de Pierrot, personne l'appelle par son surnom dans la gang. Vous êtes des flics, c'est ça hein!

– Non. Je suis un privé et tous les trois, nous allons avoir une longue conversation. Je sais que tu as participé au vol à l'université. Je cherche Pinault et Amyot et tu vas me donner les réponses qui me manquent.

– Vous êtes le gars qu'ils ont assommé l'autre soir, cé ça hein?

– Tu as raison encore une fois. Maintenant, c'est moi qui pose les questions et toi, tu te contentes d'y répondre. Jo, tu le surveilles et te gênes surtout pas pour tirer s'il bouge trop.

Josiane n'ose regarder son patron, entièrement concentrée sur l'homme qu'elle pointe de son arme, solidement retenue entre ses deux mains. Un simple signe de tête affirmatif convainc Saint-Germain de ne rien tenter.

– Vous pouvez pas m'forcer à parler. De toute manière, j'sé rien de toute cette histoire-là. Vous avez beau faire ce que vous voudrez.

– Au contraire, tu sais beaucoup de choses et tu vas parler.

Carl s'approche et d'un mouvement imprévisible, rapide et sec, il le frappe durement au visage, tout juste à la hauteur de la naissance du nez. Un craquement se fait entendre et en une fraction de seconde, le sang coule du nez de l'homme qui déjà porte les deux mains à sa blessure en hurlant.

– Vous m'avez cassé l'nez. Vous êtes fou.

– Je te casserai autant de parties du corps qu'il faudra pour te délier la langue. D'un autre geste précis, il applique un second coup du revers de la

main qui atterrit cette fois sur le côté de la tête de Saint-Germain. Il bascule sur le côté, éclaboussant de son sang le tissu du vieux sofa. Carl sait maintenant que son homme en a assez. Il a tellement peur des deux autres, qu'il ne parlera pas. Il serait donc inutile de donner d'autres coups et cette fois il ne pouvait pas utiliser son arme. Il connaît les réactions de ceux qui s'adonnent aux drogues fortes, la crainte ou la peur sont soit démesurées, soit totalement absentes dans certaines situations. Dans l'état où se trouve Saint-Germain, encore paumé de la veille, jamais il ne parlera.

Pendant ce temps, Josiane observe la scène. Tous les muscles de son corps sont gonflés à bloc, prêts à exploser au moindre geste suspect.

– Dis-moi où se trouve le chalet? C'est tout ce que je veux savoir.

– Allez chier, j'vous l'dirai jamais.

– Jo, tu le surveilles bien. S'il tente de fuir, n'hésite pas, tue-le.

Le privé sait que l'homme a raison. Il entreprend de fouiller l'appartement. Il regarde minutieusement dans tous les coins, pour finalement trouver ce qu'il n'espérait plus. Dans le petit tiroir de la table de nuit, un bout de papier avec un étrange dessin donne sans aucun doute l'emplacement d'une adresse hors de la ville. Il est certain que c'est là le fruit de l'inexpérience de Saint-Germain, mais aussi le manque de mémoire d'un drogué. Pourquoi aurait-il gardé pareille preuve?

Soudain, un bruit infernal se produit. Carl accourt juste à temps pour voir Josiane asséner un solide coup de pied au visage de Saint-Germain qui s'écroule aussitôt, entraînant dans sa chute le sofa qui se renverse.

– Eh bien ma vieille, où as-tu appris ça?

– On en reparlera plus tard, si tu veux bien.

Il ne lui reste qu'à téléphoner au lieutenant Drolet, pour que ce dernier vienne cueillir le colis no 3. Les indications sur le bout de papier sont suffisantes pour qu'il retrace l'endroit. Le seul fait d'y avoir lu boulevard Raymond, le situe déjà beaucoup. Il lui suffira de vérifier sur une carte de la municipalité et il trouvera.

En attendant que Drolet et ses hommes arrivent...

– Tu peux m'expliquer où tu as appris à donner ce genre de coup?

– C'est que... C'est que depuis plusieurs mois je suis des cours en arts martiaux. Selon mon professeur, je suis très doué.

– Et tu ne m'en as rien dit?

– Suis-je obligé de tout te dire?

– Ça va. J'ai compris.

~

Une fois les présentations faites...

– Alors, qu'est-ce qu'on fait, maintenant qu'on en a trois sur cinq? demande le lieutenant.

– Il en reste deux et l'argent.

– Quelles sont tes intentions?

– Je vais me rendre au chalet avec Josiane, mais j'aurai besoin d'aide. Les deux autres sont Claude Pinault et Jean-Guy Amyot.

– Qui sont ces deux gars?

– Deux fous dangereux en liberté et armés jusqu'aux dents. Ils vont certainement vendre leur vie très chèrement. Je ne pense pas qu'ils soient d'accord à retourner entre les quatre murs d'une prison. Vous feriez quoi si vous aviez trois millions de dollars à protéger?

– Tu veux qu'on demande l'assistance de la Sûreté du Québec? suggère l'officier.

– Je n'en attendais pas moins de vous lieutenant, fait remarquer, Carbo. Vous savez où me trouver.

– Je m'en occupe. Je tiens à garder le contrôle sur le dossier, n'oubliez pas. Je vous rejoins à votre bureau dans le plus bref délai.

– Je n'y vois pas d'inconvénients. Demandez à l'antigang, le lieutenant Jacques Sirois et faites-lui mention que je suis sur le dossier. Il répondra à toutes vos exigences.

Émile Drolet communique immédiatement avec l'officier responsable de l'antigang et ce dernier accepte sans discuter la demande qui lui est adressée. À peine deux heures plus tard, les deux policiers se rejoignent au bureau de Carbo. Une longue discussion s'engage entre les trois spécialistes. Un plan d'intervention est mis sur pied, tandis que l'on discute fort des exigences de Carbo. Après tout, c'est également son dossier...

Les trois hommes en viennent à une entente et établissent un plan pour donner l'assaut final.

Partie huit

Il est un peu plus de dix-neuf heures en début de soirée lorsque la *Gran Cherokee* toute neuve se met en route pour Sainte-Thérèse de Lisieux, petite municipalité en banlieue de la Ville de Beauport. Vingt minutes plus tard, Carl roule sur le boulevard Raymond où il s'arrête pour examiner le papier trouvé chez Saint-Germain. Il reprend sa route lentement et sur l'indication de Josiane, il repère la petite route sur sa droite. Il stationne la jeep et la remorque au coin de la route enneigée et prend soin d'attacher solidement un ruban plastifié de couleur rouge à un piquet de clôture, tel que demandé par Jacques Sirois. Puis, il reprend sa route pour s'immobiliser cette fois à une trentaine de mètres plus loin. Il gare l'équipement de manière à ne pas nuire au passage de ses amis.

En quelques minutes, il fait descendre l'énorme motoneige louée précédemment chez un concessionnaire de Beauport. Il n'aurait jamais pu se rendre dans les environs des chalets avec le 4 x 4, sans éveiller les soupçons. En motoneige et accompagnée d'une femme, pas de problème,

puisqu'une piste passe à quelques centaines de mètres du chalet. Le gros bolide de marque Bombardier est de modèle Mach I, muni d'un moteur monté pour la puissance et la performance, pouvant servir à ses occupants en cas de poursuite. Le moteur tourne comme un petit moulin, poussant de forts grondements en accélération. Carl, n'étant pas très habile avec ce genre de machine, préfère prendre place derrière Josiane. La jeune femme, qui conduit ce genre de véhicule depuis son enfance, s'engage sur la petite route qui, à cause des bordures de neige, ne permet pas la rencontre de deux voitures.

Carl est satisfait de se trouver sur une machine aussi sécuritaire, surtout avec Josiane au volant. Ils parviennent à un premier chalet, tout en suivant une trace de chenille qui en fait le tour. Personne en vue. Le petit bâtiment ne semble pas habité. La motoneige regagne la route et continue de progresser vers le deuxième chalet, puis le troisième. Cette fois, il n'y a pas de doute, ils se trouvent au bon endroit. Il reconnaît le véhicule 4 x 4 qu'il soupçonne de l'avoir projeté contre l'amoncellement de neige et de glace, il y a deux jours à peine. Il peut voir les traces qui y sont encore visibles sur le pare-chocs à l'avant du véhicule.

Le camion, stationné face à la route, est prêt à s'engager rapidement en cas de fuite. Il n'a pas oublié cet accident, il en ressent encore les séquelles. La suite de ce choc, en plus de lui avoir martelé le corps, a également endommagé sa jeep qui elle, s'en remettra plus rapidement que lui.

Ils avancent lentement, regardant de tous les côtés pour ne pas éveiller les soupçons, mais en se fixant des points de repère qui seront utiles ultérieurement. Ils approchent maintenant de la piste de motoneiges de niveau provinciale, où une affiche indique d'un côté, Parc des Laurentides et de l'autre, Charlevoix. Carl décide qu'ils allaient prendre la direction du Parc des Laurentides, afin de pouvoir revenir par l'arrière du chalet repéré. Sa cible est là tout près d'eux.

Ils roulent quelques dizaines de mètres et pénètrent dans le sous-bois, en utilisant une éclaircie qui s'ouvre devant eux. Josiane juge que la machine est trop lourde pour manœuvrer dans de la neige non travaillée, mais aussi compte tenu du fait qu'ils soient deux passagers et des branchages, dont certains touchent le sol. Elle refuse de s'enfoncer davantage. Elle préfère être prudente, expliquant à son patron le danger de poursuivre plus avant. Le reste du chemin se fera donc à pied. Avant d'abandonner la machine, Carl communique avec Jacques Sirois par téléphone cellulaire. Le groupe de policiers est avisé de se rapprocher des lieux et de se tenir prêt à intervenir le plus rapidement possible, dès qu'il en donnera le signal.

Carl et Josiane s'enfoncent dans le sous-bois et progressent vers l'arrière du chalet, qu'ils espèrent être occupés par Pinault et Amyot. Josiane demeure à quelques mètres derrière, servant de couverture à son patron. Il avance jusqu'à se retrouver appuyé contre le mur arrière du petit bâtiment. Il pose un petit micro sur la seule fenêtre qui s'y trouve. Une fumée blanche s'échappe de la cheminée et en écoutant attentivement, il entend faiblement

le son d'un téléviseur ou d'une radio. Il choisit un endroit sécuritaire pour servir de point d'observation, à couvert du boisé. Il explique à Josiane la façon de contourner le chalet et de prendre place de l'autre côté, en ayant soin de ne pas être dans sa ligne de feu, en cas de fusillade toujours probable.

– Cache-toi sous les arbres et ne bouge qu'en cas d'absolue nécessité. On a affaire avec de vrais criminels qui ne se gêneront pas pour te descendre.

– OK! Je prends position.

De l'endroit privilégié où ils se trouvent, Carl et sa compagne peuvent tout à leur aise, écouter les voix provenant de l'intérieur. Par ce moyen, Carl veut s'assurer du nombre de personnes s'y trouvant. Ils profitent de la tombée de la nuit pour jouir d'une protection supplémentaire.

Une heure plus tard, Carl décide de rejoindre le lieutenant Jacques Sirois de l'antigang, afin de s'informer où lui et son groupe en sont. Muni de l'émetteur radio que ce dernier lui a remis, il transmet sa demande :

– Carl appelle Jack.

– Je t'entends, Carl, répond son vieil ami, dont il reconnaît la voix.

– Je suis à la droite du chalet et ma compagne, à gauche dans le boisé. Ces positions sont exactes lorsque tu es en face du chalet. Ne te trompe pas. Je n'ai pas encore pu identifier le nombre de personnes se trouvant à l'intérieur du chalet.

– Tu es certain que c'est le bon endroit?

– Oui. Le 4 x 4 qui m'a volontairement rentré dedans est sur place. Il faudra le neutraliser dès votre arrivée.

– Bien, nous restons sur place jusqu'à ton signal. Donne-nous au maximum une minute et nous serons là. Terminé!

Il est près de vingt et une heures lorsque la surveillance porte finalement ses fruits. Deux voix différentes discutent entre elles. Il semble, en suivant la conversation, que les deux individus ont dormi avant de sortir pour le soirée.

– JC, tu restes icite à soir ou ben on descend en ville?

– Je le sais pas. Je suis inquiet pour Pierrot. On ferait peut-être mieux de retourner en ville et faire une nouvelle vérification. Il n'est certainement pas parti sans son argent et pis les flics ont pas annoncé son arrestation.

– Peut-être qu'il a eu un accident de char. Tu sé avec ce qu'il s'est acheté, ce n'est pas trop solide sur la neige. Il est peut-être à l'hôpital.

– On va demander à Dionne de s'occuper de ça. Il connaît bien le milieu, il fera plus vite que nous autres, pis surtout, il n'éveillera pas les soupçons, reprend Pinault.

– OK! Tu vas faire chauffer le truck pendant que je ramasse un peu ce bordel. Je vais chauffer le poêle, ils annoncent du gros frette pour cette nuit.

– Merde, lance Carl. Jacques tu m'entends?

– Oui, Carl. Que se passe-t-il?

– Vite, ils se préparent à sortir. Je vais essayer de les coincer dehors. Grouille-toi et arrive avec tes gars.

– Une minute et on est sur place, t'en fais pas.

Carl modifie sa position, en s'avancant davantage vers l'avant du chalet, tout en se plaçant de biais avec la portière de gauche du 4 x 4. En prenant son poste, il aperçoit Claude Pinault qui enfile ses gants, avant d'entreprendre le déneigement du camion. Pinault marche jusqu'à la jeep, ouvre la portière et met le moteur en marche. Aussitôt qu'il referme la portière, Carl crie...

– Tu ne bouges plus et tu mets tes mains sur ta tête.

En une fraction de seconde, sans tenir compte de l'avertissement, Pinault se jette au sol à quelques mètres en direction de la galerie. Carl tire un premier coup feu et atteint l'homme à la jambe droite.

– La prochaine balle t'atteindra à la tête si tu ne jettes pas ton arme.

Pinault tire deux fois en direction de l'inconnu, sans toutefois le toucher ne connaissant pas sa position exacte. Pendant ce temps, ameuté par les cris de son compagnon, Amyot sort sur la galerie, mitrailleuse en main, cherchant en vain une cible à atteindre.

– Espèce d'hostie bâtard, crie l'homme blessé, incapable de bouger sa jambe, qui saigne abondamment.

Cette fois, c'est Josiane qui tire vers l'homme sur la galerie et son projectile ne fait que le frôler, le mettant dans une rage folle.

Carl tire une seconde fois en se jetant au sol et cette fois n'atteint pas sa cible, dérangé par une rafale de mitraillette qui tonne au-dessus de Josiane qu'il ne veut pas voir être atteinte. Les puissantes balles coupent du même coup plusieurs branches, qui tombent sur la tête de la jeune femme, entraînant avec elles une bonne quantité de neige.

– Claude, c'est qui? hurle Amyot.

– Y a un hostie de chien qui m'a tiré dessus. Viens me chercher, ciboire, je perds tout mon sang.

– Attends, j'arrive. La mitraillette crache à nouveau une longue salve, sans pour autant viser un point précis, touchant encore une fois les arbres.

Carl et Josiane visent en même temps et Amyot est atteint au bras, ce qui lui fait échapper son arme.

– Tu vas mettre tes mains bien en vue, sinon t'es un homme mort, crie Carl.

– Mange de la merde mon hostie de pourri, tu nous auras jamais. Déjà, il reprend la mitraillette et l'arme confirme ses dires, balayant d'une longue rafale le sous-bois de part et d'autre. Amyot réussit à regagner l'intérieur du chalet, abandonnant son complice à son sort.

Carl tire vers Pinault, qui cette fois, est atteint mortellement, mais ce dernier coup de feu vient également d'identifier sa position. Amyot l'a repéré. Il lui sert une longue rafale d'arme automatique, couvrant les environs. Heureusement, Carl a eu la présence d'esprit et le temps de rouler vers la

galerie, où il a pu se mettre à l'abri, hors d'atteinte de la puissante Thompson.

À ce moment, Amyot recharge.

– Josiane, recule, ordonne Carl sur sa radio.

– C'est fait, mais je ne vois plus la fenêtre.

– T'en fais pas, Jack s'en vient.

Au même instant, des dizaines de coups de feu retentissent, faisant voler en éclats toutes les fenêtres avant du chalet. Même les murs sont perforés à plusieurs endroits, alors que la porte vole presque en éclats.

Le privé est soulagé et rassuré à la fois de constater l'arrivée de ses amis policiers. Une voix qu'il reconnaît bien ordonne à l'homme dans le chalet de sortir les mains en l'air et bien en vue. Pour toute réponse, une rafale s'écrase devant les hommes de l'antigang. Cette fois, aucune riposte des policiers.

– Jack, fais tirer tes hommes en l'air, je vais essayer, pendant ce temps, de me hisser sur la galerie. Amuse-le, demande Carl sur la radio.

– OK! On te couvre, répond le policier, alors que des coups sont tirés comme prévu, sans atteindre le chalet.

Carl profite de ce moment pour rouler sur la galerie et finalement parvenir à s'adosser au mur près de la porte. Sa veste pare-balles protège ses côtes qui sont emprisonnées solidement. Une rafale est à nouveau tirée venant de la fenêtre, indiquant clairement où se trouve le tireur. Carl s'avance vers ce

qui reste de la porte et prend une bonne respiration. D'un mouvement rapide et puissant, il fonce vers l'intérieur en se jetant au sol, tout en pointant son arme vers Amyot qui reste figé sur place.

– Lâche ton arme et vite, crie Carl.

Jean-Guy Amyot jette son arme sur le sol, encore surpris de cette entrée inattendue.

– Jack, tu peux venir, tout est terminé. Quant à toi, dit le privé, en s'adressant à Amyot, garde tes mains bien à la vue à moins que tu ne veuilles mourir.

En quelques secondes, les renforts arrivent et les hommes de Sirois prennent Amyot en charge, pour le conduire sous escorte à l'hôpital de l'Enfant-Jésus, où il sera traité pour sa blessure.

– Comment vas-tu, Carl? demande Jacques Sirois en rengainant son arme de poing.

Au même moment, Josiane pénètre dans le chalet.

– Bien, mais j'ai eu drôlement chaud. Il était temps que tu arrives.

Le lieutenant Émile Drolet s'avance vers Carbo en lui tendant la main. Il le félicite chaleureusement pour ce travail effectué avec autant de professionnalisme.

– J'aimerais bien avoir un gars comme toi dans mon équipe, dit le policier, en riant.

– Malheureusement lieutenant, vous ne pourriez me payer le salaire que je demande. Voilà mon arme au cas où...

– Je la prendrai seulement si jamais le besoin s'en fait sentir, se contente de répondre le policier.

– Quant à vous, mademoiselle, je vous plains de travailler avec un homme comme ça. Il va finir par vous faire tuer.

– Ne vous en faites pas, je sais me défendre.

Le groupe se met à rire. Les hommes de l'Antigang fouillent le chalet et, sous le plancher du salon, ils trouvent la presque totalité de l'argent, remisee dans deux valises de métal.



Cette fois, tout est bien qui finit bien pour le couple de privés. Josiane a maintenant reçu son vrai baptême des armes et elle n'est pas prête d'oublier le danger qui s'y rattache. Lorsque Carl la fait descendre devant son domicile, elle est exténuée.

Il descend de sa Jeep et la serre contre lui.

– Merci pour tout. Je savais que tu étais quelqu'un de spécial. Bonne nuit.

Sur le chemin de retour, Carl contacte Hélène et l'invite à le rejoindre à la maison. Malheureusement ou heureusement pour lui, elle doit rentrer au

travail. Comme elle n'a pas eu de nouvelles de lui, elle a accepté de remplacer une amie. Déçu, il rentre directement chez lui se reposer.



Dans les jours qui suivent, sur ordre de la cour, l'argent est remis à Courtemanche de la Sécurité des Caisses Populaires Desjardins et Carl reçoit ses honoraires, accompagnés d'une éloquente lettre de félicitations. Drolet et Sirois firent la une des journaux, alors que nulle part on ne fit mention du travail des privés, ce qui concordait avec les demandes exigées par Carl. Comme il l'a toujours dit, la publicité n'est pas nécessaire pour faire du bon travail. Il a choisi encore une fois de demeurer dans l'anonymat.

Quant à Amyot, dans plusieurs mois, il sera sans doute condamné à vingt ans de prison ferme, alors que Saint-Germain avait déjà décidé de plaider coupable à une multitude d'accusations qui lui valurent quinze années de prison.

Raymond Dionne pour sa part, tel que prévu dans l'entente prise au préalable, fut transféré dans l'Ouest canadien où une nouvelle identification et un travail d'infirmier l'attendaient.

Carl n'oublia pas son précieux collaborateur qu'il rencontra pour lui remettre la jolie somme de 8 000 \$ en argent, afin de compléter le montant qu'il avait lui-même fixé : 10 000 \$. Il connaît maintenant l'identité du jeune

Grabuge à l'université

homme qui s'est dit heureux de pouvoir à nouveau collaborer avec lui dans l'avenir. FIN

À SUIVRE... dans **L'AGENCE CARBO : Moins payant que prévu...**